

mensuel charlie

Juillet 81 - n° 150 - 12 F
Portugal : 175 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,95

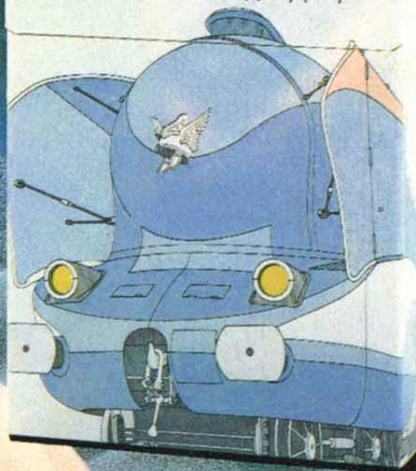


M 1319 150-12 F

GAULOISES

Blue Way

GAULOISES
BLUE WAY



GAULOISES

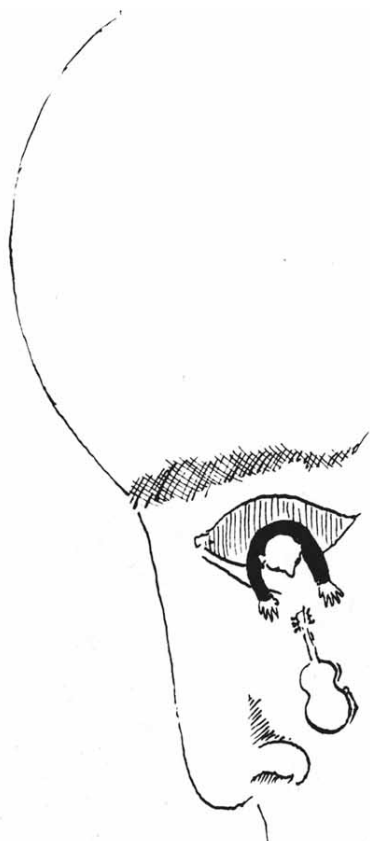
GAULOISES BLUE WAY 20 CIGARETTES SANS FILTRE

5 MIRAGES DE VACANCES
 6 RUE DE LA HONTE
 8 LA VIE MODE D'EMPLETTES
 10 VIE ET MORT
 12 LES FOUTEURS DE MERDE
 14 QUICKETTE ET FLUPKETTE
 16 NOURRITURES BIZARRES
 17 VERITABLE DICO DE LA B.D.
 18 CHEZ LES ESTHETES
 19 FUGUE
 28 ABDULLAH
 33 TELEHCUAV
 34 FOSDYKE SAGA
 35 ANARCOMA

43 TRAFIC
 51 BLANCHE-NEIGE
 58 LAMPADAIRE
 62 POLAR DE RENARD
 67 ESPAGNOLADE
 72 TANT QU'IL RESTE...
 82 CARNETS FRANÇAIS
 86 PETIT-ROULET
 88 MADE IN USA
 90 GAUTIER
 93 KARL ZERO
 94 AUTHEMAN
 96 COLLECTIONNEURS

*P. P. Bailette **





Nazario, qui a fait la couverture ce mois-ci, est un espagnol que vous auriez pu connaître si vous lisiez un numéro du journal Zinc ou une publication de Bazooka dans les années '70. Comme CHARLIE ne se contente que des chefs d'oeuvre, on publie ANARCOMA, la bande dessinée la plus belle de Nazario. C'est sordide, bizarre, violent et érotique, en bref: Barcelona. Il y a quelques mois nous publions "Zürich 1916" du barcelonais Marti. Récemment un Zürichois s'appellant "tz" venait apporter une suite "Zürich 1981" parue dans le journal local "Stilett". Bagarres contemporaines. "Les Soirées d'Abdullah", la France profonde vue d'en dessous. Vous ne risquez pas beaucoup de voir des bandes de Libert, vu qu'il a la fâcheuse habitude

de dessiner des histoires d'une quarantaine de pages minimum. Néanmoins voici "Tant qu'il me reste un peu d'espace". Trafic, un feuilleton d'un trio de débutants travaillant sous un seul nom, intéressant. Vis à Vis "MIRAGES DE VACANCES", une page de dimanche de Dudley Fisher. C'est l'Amérique en été 1947, que c'est con le bonheur. Si tout va bien et si vous avez marre des histoires à suivre, vous trouvez ce mois-ci un CHARLIE HORS SÉRIE SPÉCIAL SANGlant dans vos kiosques avec que des récits complets. Je vous laisse jusqu'au mois d'août quand vous trouverez un anglais fou dans ce journal, et plein d'autres choses que je ne vous dis pas encore. *Willie*

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Willem
 Rédactrice en chef adjointe : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michelle Colibert.
 Editions du Square.
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois Portes,
 75005 Paris. Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 96 F.
 Etranger : 114 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 375.96.60
 C.C.P. 16.458.77 C. Paris
 Dépôt légal : 3^e trimestre 1981
 Imprimerie : I.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 61.425
 Publicité : Régie Publiart.
 Sylviane Souccar, 27 rue Garnier,
 92200 Neuilly sur Seine.
 Tél. 747.11.65.
 Gestion : Thierry Souccar.



MIRAGES DE VACANCES

L'ÉTÉ DERNIER
EN QUITTANT
L'HÔTEL DES PINS...

EH BIEN, JE SUIS
RAVIE DE VOUS AVOIR
CONNUS ! AVANT QUE
VOUS N'ARRIVIEZ
ON ALLAIT FAIRE
NOS VALISES ET
RENTRE !

ET DE VOUS
RENCONTRER, ÇA
A CHANGÉ
NOS
VACANCES !

C'EST AFFREUX !
ON NE SE
VERRÀ QUE
L'ÉTÉ
PROCHAIN !

C'À C'EST MON-
ADRESSE ET VOILA
LE TÉLÉPHONE DE
MON BUREAU. SI
VOUS PASSEZ
PAR CHEZ NOUS,
N'HÉSITEZ PAS !

ON EST
HORRIBLEMENT
CASANIERS, MAIS
SI **VOUS** PASSEZ
VERS CHEZ NOUS,
SURTOUT N'ALLEZ
PAS DANS UN HÔTEL,
VENEZ DIRECTEMENT
À LA MAISON !

DÉBARQUEZ À
N'IMPORTE QUELLE
HEURE ! ON A PLEIN
DE PLACE !

EN PARTANT
VERS LE SUD CET,
HIVER, PASSEZ
NOUS VOIR !

OH,
MINNIE, ÇA
NE FAIT QUE
DEUX SEMAI-
NES, MAIS
C'EST
POUR TOU-
JOURS !

OH, CHARLES,
JE PARIE QUE
TU M'OUBLIE-
RAS VITE,
UNE FOIS AU
COLLÈGE !

SALUT,
CURLY !
MERCI
POUR LA GRE-
NOUILLE !

OH, MON DIEU !
CE SONT CES
GENS QU'ON A
RENCONTRES CET
ÉTÉ ! COMMENT
S'APPELAIENT-
ILS DÉJÀ ?

**SALUT
FREDDIE !**
C'EST UNE SURPRISE,
HEIN ? FALLAIT QUE
JE VIENNE PAR ICI
POUR AFFAIRES,
ALORS J'AI DIT :
ON VA TOUS
PASSER LES
VOIR !

ON
AVAIT PERDU
VOTRE ADRESSE.
SI ON N'AVAIT
PAS RECONNU
VOTRE CHIEN ON
TOURNERAIT
ENCORE !

ATTENDS
UNE MINUTE,
WALTER ! JE
CROIS QU'ON
VA ALLER À
L'HÔTEL !

À CE QU'ILS
DISAIENT, ON
AURAIT CRU
QU'ILS HABIT-
AIENT UN
CHÂTEAU !

DÉCIDEZ-
VOUS, PARCE QUE
LES HÔTELS SONT
MEILLEURS DANS
LE PROCHAIN
PATELIN !

ÇA VA,
CURLY ? LA
GRENOUILLE
EST MORTE !

CHARLES, JE TE PRÉ-
SENTE SLUG ! JE CROIS
QUE JE NE T'EN
AVAIS PAS PARLÉ !

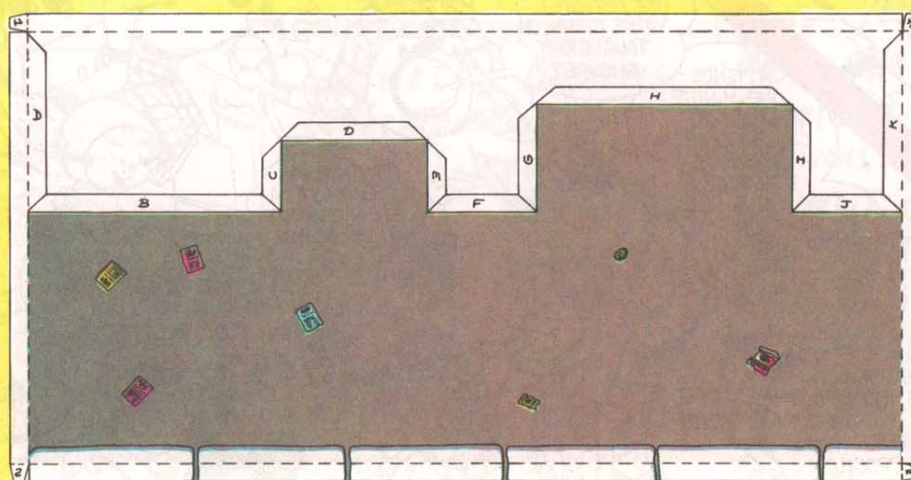
DESCENDS
LEUR PARLER,
ARCHIE, PEN-
DANT QUE JE
NETTOYE LE
"NID
D'AMIS" !

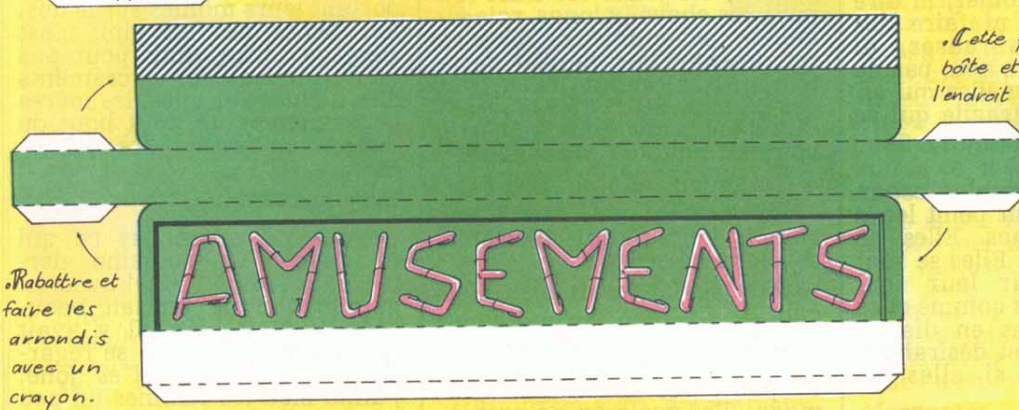
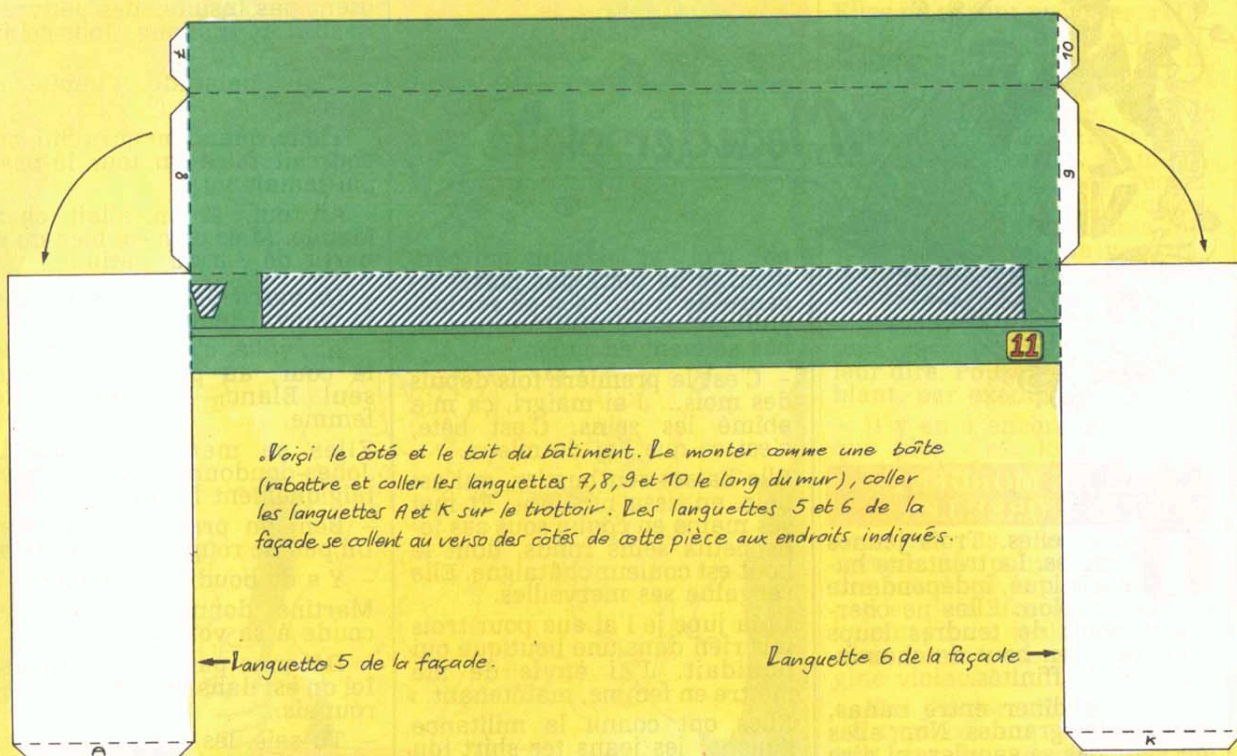
suite du numéro précédent

6. AMUSEMENTS



• Coller cette pièce sur le trottoir (languettes B,C,D,E,F,G,H,I,J,K sur leurs emplacements.)





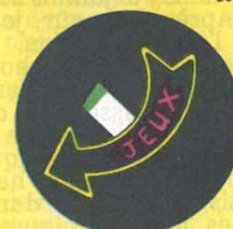
• Cette pièce se monte comme une boîte et se colle sur la façade à l'endroit correspondant hachuré. Photo ci-dessous.



• Le personnage se colle recto-verso, les deux languettes, repliées vers l'avant se collent sur la façade aux emplacements * et •. Photo ②



• Cette enseigne se colle recto-verso; les deux petites languettes, rabattues vers l'avant: photo ③ se collent sur la façade à l'endroit hachuré correspondant.



(à suivre)



Mode d'emploi

ILS NE MORDENT PAS L'OREILLER

Trois belles. Trois jeunes femmes. La trentaine humoristique, indépendante et libérée. Non. Elles ne cherchent point de tendres loups pour faire un bout de chemin, ou plus si affinités.

Elles vont dîner entre nanas, comme des grandes. Non, elles ne vont pas se saouler, ni dire des grossièretés, ni faire des plaisanteries scabreuses, ni parler de cul. Non, non, pas de caricatures de femmes qui effraient l'homme fragile qui se terre au fond de la hutte. Tss ! Tss !

Elles ont mis leurs plus beaux affutiaux. Elles ont peint leurs bouches purpurines. Elles ne vont pas draguer. Elles se sont pomponnées pour leur seul plaisir. Vous savez comme elles sont : narcissiques en diable. De se voir belles et désirables, c'est tout juste si elles ne mouillent pas !

Elles commencent dans le futile, le badin et le sucré.

- Ton rouge est très bien posé dis donc. Comment tu fais ? Moi j'arrive jamais à l'étaler correctement, ça bave de tous les côtés. J'ai beau suivre les conseils de Marie-Cloche, tu vois : je dessine les lèvres au crayon (mais j'ai jamais su dessiner). Après, bien sûr, je barbouille l'intérieur, bien, bien, j'éponge avec un mouchoir en papier, je poudre, et j'en remets. Dégueulasse. On dirait une pauvre vieille qui ne veut pas mettre de lunettes quand elle se pommade. Si par hasard je réussis, ça s'insinue dans les crevasses, à la commissure des lèvres... Ah ! on a bien du mal, tiens.

- Je te montrerai... Ton bustier est rudement joli. T'as du

bol, moi j'ai les seins qui pendent, je ne peux pas porter ce genre de truc. Ta jupe est magnifique aussi. On ne te voit pas souvent en jupe...

- C'est la première fois depuis des mois... J'ai maigri, ça m'a abîmé les seins. C'est bête, c'est ce que j'ai de mieux.

Elle baisse son bustier, qui est noir, en tissu moulant. Et met ses mains en coque sous ses jolis petits seins ronds, dont le bout est couleur châtaigne. Elle rengaine ses merveilles.

« Ma jupe je l'ai eue pour trois fois rien dans une boutique qui liquidait. J'ai envie de me mettre en femme, maintenant. »

Elles ont connu la militance gauchiste, les jeans tee-shirt (ou pull), les cheveux longs, raie au milieu, pendouilleux. Elles se rattrapent. Elles veulent de la féminité. Attention elles font pas ça pour attirer les mecs. Si l'un d'entre eux tente un geste, voire un mot, elles répondent :

- Ta gueueueule eh, con !

- Bon, où on va dîner ? Pas chinois, hein, j'y suis allée hier, dit Belle-en-seins.

- Moi je mangerais bien africain...

- Celui de la rue Marie-Stuart est fermé. Les autres, ils sont un peu chers. Je suis au chômage. J'ai pas trop de problèmes, remarque, parfois pour gagner un peu de blé, je fais des défilés de prêt-à-porter, je pose pour des gaines, des trucs comme ça, pas pour « Vogue », hein, pour la Redoute. C'est très bien payé.

- Et si on allait à l'Africain de Barbès, tu te souviens, Martine, celui où on a déjeuné une fois.

- Oh ! oui, mais tu promets de ne pas donner l'adresse, sinon les cons vont l'envahir et ça va être pourri.

Elles s'enfourment dans la voiture après s'être vaporisé un petit coup de Guerlain...

A Barbès, ça ne rate pas les types sur le trottoir sifflent. Y en a même un qui dit à son copain : « T'as vu, c'est des traveles. »

Elles ne mouftent pas. Elles osent pas insulter des pauvres Arabes en manque. Jolis-seins dit :

- J'ai l'habitude, j'habite à Pigalle.

- Tiens, quand on aura fini, on pourrait faire un tour là-bas, j'ai jamais vu.

- Ah oui, si on allait chez Moune. Mais ce n'est bien qu'à partir de 3 h du matin...

- On verra. Je ne crois pas que je pourrai tenir jusque-là.

- Ah, voilà, c'est là au fond de la cour, au premier. Pas un seul Blanc. Pas une seule femme.

Elles se mettent au fond. Jolies-doudounes évoque nostalgiquement l'Afrique.

- Bon, on prend des punchs. Un peu de rouge pour les plats.

- Y a du boudin aux piments ? Martine donne un coup de coude à sa voisine.

- Déconne pas, c'est antillais. Ici on est dans un restau camerounais...

- Tu sais, les Africaines, elles portent leurs mômes sur le dos. Les bébés ça fait pipi, c'est rien, ça sèche, mais pour pas qu'ils lâchent des excréments plus solides sur elles, les mères leur donnent un petit bout de piment, ça resserre les sphincters...

Elles sirotent...

- Vous ne savez pas ce qui m'arrive ? La semaine dernière, je vais à l'hôtel avec un garçon qui me plaisait beaucoup. C'était bien. Il y avait une glace au mur, on se regardait, il me dit : « T'es jolie, j'aime bien les femmes un peu rondes... » J'étais vexée comme un pou, moi qui viens de maigrir !

- Ah, tu vas à l'hôtel ! Mais on est obligé d'être silencieux. J'ose pas me laisser aller dans ces cas-là. Les mecs, eux, ne font pas de bruit...

- Ah, ne dis pas ça, j'en ai connu un qui bramait, la première fois, dis donc, ça fait un drôle d'effet, ça m'a coupé la chique. Après, je me laissais aller. Il habitait dans un petit immeuble, ça devait s'entendre jusqu'au dernier étage. Je raisais les murs en sortant. Si quelqu'un me regardait, je rougissais.

- Vous avez vu ce poulet, et le plantain frit, moi je m'en ferai mourir. Hum, c'est excellent. Le serveur, là, avec sa chemise rayée, il est magnifique...



- Dites, monsieur, c'est bien Portabales qu'on entend ?...

Le serveur acquiesce.

- Moi, de toute façon, avec ma fille qui dort à côté, je les préviens toujours, qu'ils modèrent leurs transports.

- Ça doit les refroidir, non ?

- S'ils ne sont pas contents, c'est pareil.

- Tu as remarqué, ils ne mordent pas l'oreiller...

- Ah, oui, c'est vrai ça, tiens... Parfois, quand le type est au-dessus de moi, avec ses bras comme un crabe, en train de s'agiter, je me marre, je me dis, il va s'écrouler, il va m'écraser.

- Quand on y réfléchit, ils ne peuvent pas mordre l'oreiller, ils ne sont jamais en position. Chez les pédés, peut-être...

- En ce moment, j'en pince un peu pour Michel... Il y a quelques mois il tournait autour de moi, mais je ne voulais pas.

Je ne sais pas comment faire...

- Oh, tu sais, c'est pas un bon coup...

- Ah, on m'a dit, au contraire, que justement c'était très bien avec lui...

- Tu veux que je te dise ? ... Tu vois, c'est le genre qui bande pendant des heures. Il trique sans arrêt. Il vient dans toi, il pilonne, il pilonne, alors au bout d'un moment, si tu veux que ça s'arrête, il faut faire semblant de jouir. Sinon, tu n'en vois pas la fin. Et le pire, tiens-toi bien, c'est qu'après ça, il bande toujours, faut le finir à la main. Et là c'est pareil, t'en attrape des crampes dans le poignet tellement il est long à venir.

- Ça alors, c'est comme son copain Antoine...

- Ah ! T'es sortie avec lui ?

Le serveur s'approche :

- Est-ce que je peux vous offrir quelque chose à boire, mes-

demoiselles ?

Elles ne se font pas prier, réfléchissent une seconde et, comme un seul homme (hi, hi, hi), elles disent : « Un punch ! »

- Oui, alors Antoine, ça n'en finissait pas. Je faisais semblant de jouir aussi, en me disant pourvu qu'il ne recommence pas ! Un jour, je suis allée chez le gynéco, il m'a dit : « Mais qu'est-ce que vous faites, vous êtes toute rouge, changez d'amoureux... »

- C'est vrai, quand ils ne nous font pas plaisir on n'ose pas leur dire. Pourquoi on fait semblant, par exemple ?

- Il y en a encore qui croient que plus c'est long, meilleur c'est, qu'il faut faire ça toute la nuit. J'en connais même qui se sont exercés au yoga tantrique pour ne pas perdre leur semence. Ils pouvaient bander des jours, ça leur faisait mal, parce qu'à force ils n'arrivaient plus à jouir, leur verge était comme une grosse aubergine violacée...

- Moi j'ai jamais eu affaire à un type comme ça... Mais en tout cas je me générai pas pour lui expliquer.

- Ben, moi non, je ne dis rien. En fait, c'est un mec avec qui je ne suis pas restée longtemps. Sinon je pense qu'au bout d'un moment je lui aurais parlé... Après ça, il serait sûrement devenu impuissant...

Jolis-nénés montre un bout de papier aux deux autres : c'est une minuscule feuille de carnet, avec une écriture incertaine, et où les points sur les i sont remplacés par des petits ronds. Elles se le passent, le lisent chacune à leur tour :

Mesdames ! Je vous demande si possible de bien vouloir prendre un verre avec nous (mon copain et moi) car nous voulons faire connaissance avec vous. Nous sommes des Africains qui cherchons le bien-être de toutes les races et souhaitons une amitié avec tous les peuples du monde ; mais en particulier les Françaises et les Français. Excusez-nous si cela ne vous plaît pas. Merci.

Elles regardent, comme une seule femme, un tout petit mec et un autre plutôt dodu... Elles se concertent.

- Ça peut être rigolo...

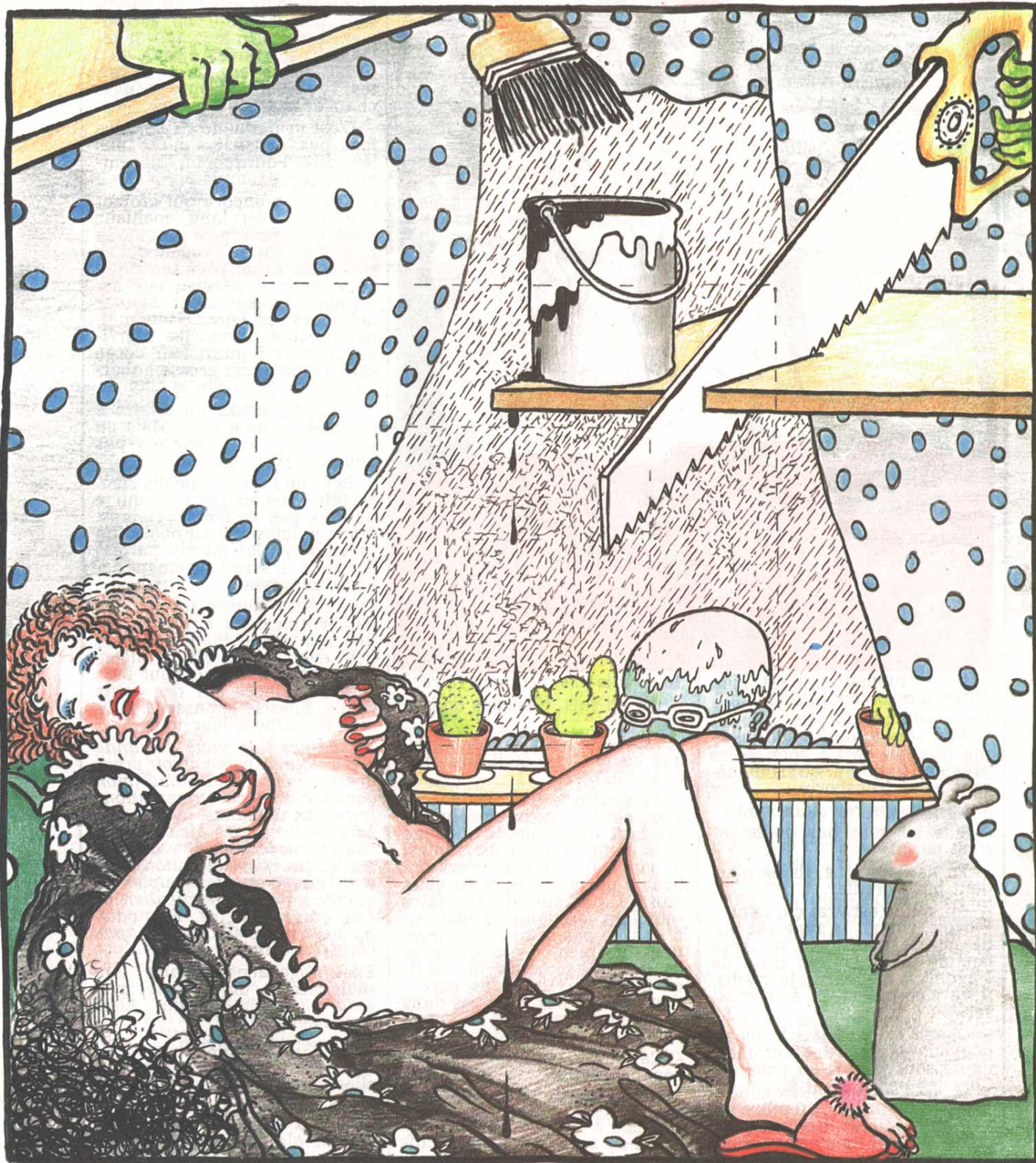
Elles leur font signe que oui : elles veulent bien.

- On recausera de ça plus tard, dit Martine. Bon, trois punches alors.

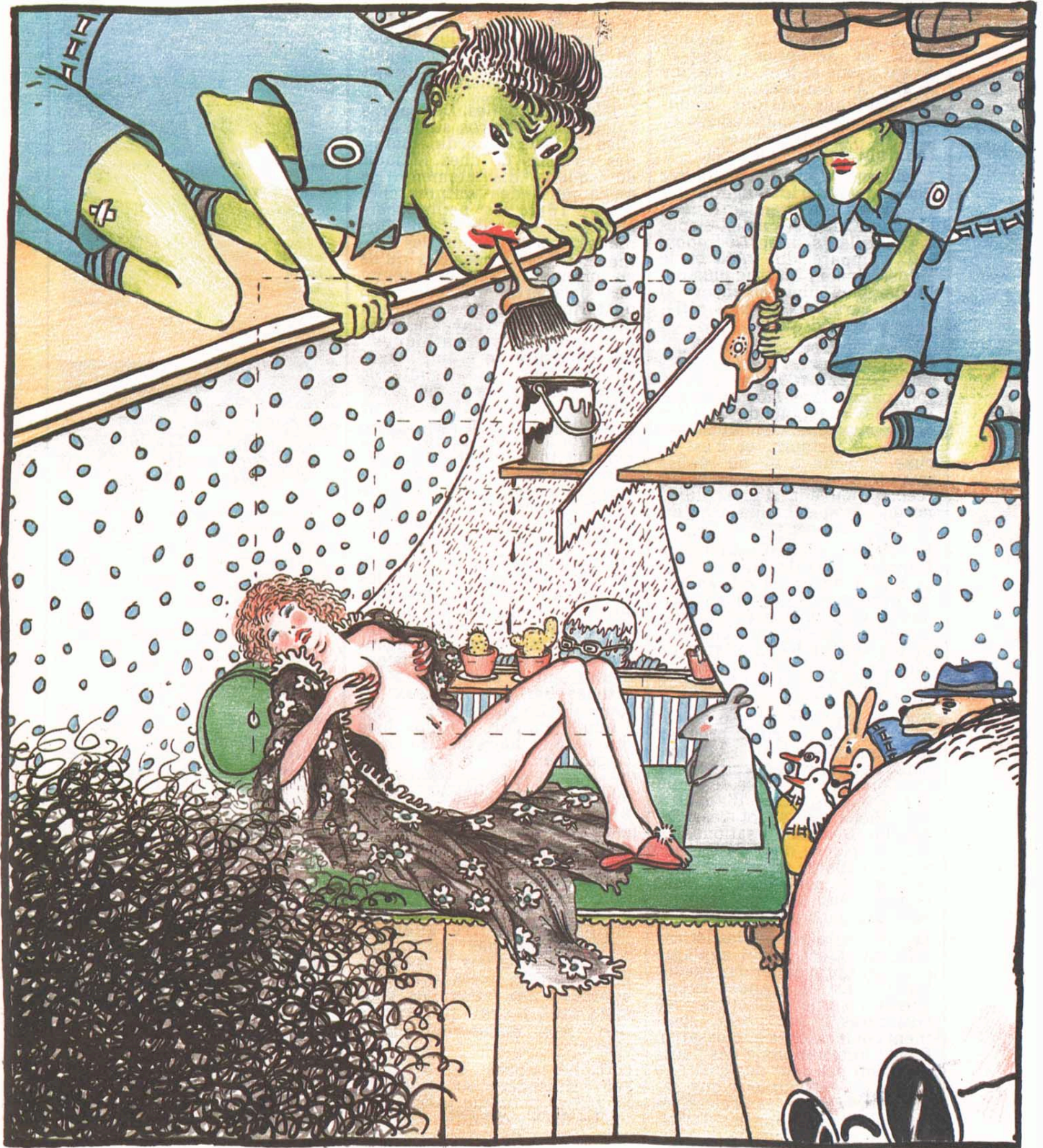
Jeanne Folly

LAVIE ET LA MORT

Suite du numéro précédent



JOOST ROELOFSZ



JULES VAN

D'ABORD, c'était juste une idée artistique. Une sorte d'éloge permanent du happening. Le type qui avait imaginé ça, c'était un certain Julien Blaine. Un qui faisait dans les marges.

Il dirige une revue célèbre dans les seventies, *Dock(s)*. Avant-garde et tout. Il imagine le *Vrai Art nouveau*, catalogue de quelques actions socio-artistiques particulièrement rigolotes ou stressantes pour ceux qui en sont victimes.

Là-dessus s'amène un autre joyeux, Frédéric Joignot, dit Fredo, dit Rackham le Rouge, qui signe ainsi ses articles souvent brillants dans *Libération*. Lui s'empare du VAN et le transforme en un truc plus politique, plus subversif encore. Il le tire vers l'action plus réfléchie que spontanée.

Il assume le personnage de Jules Van. Sous ce nom, dans les années 1975-1976, en feuilleton, paraît dans *Libé* la longue saga des exactions du Vrai Art nouveau. Appel est lancé auprès des lecteurs, et c'est la ruée. Chacun a eu ou réalisé une idée de ce genre. Fredo les réécrit souvent d'une plume narquoise et débonnaire. C'est le chef-d'œuvre.

En 1979, un petit éditeur, le Dernier Terrain vague, demande à Rackham de réaliser un livre avec toutes les rubriques, plus quelques autres. L'œuvre collective est bouclée, même si tous les chapitres ne sont pas clos. Van est un esprit qui peut gagner chacun de nous.

Blaine explique, en préface, comment il conçoit le premier texte-manifeste : « C'est le sabotage comme du grand art, de l'art vivant, des actes de génie (...). C'est un texte d'appel à des récits de sabotages. De gauche. Des malversations. Au sens strict : des détournements. » Blaine est encore sous le coup de son génial journal underground, *Geranonymo*, où bien des gens ont débuté.

Le manifeste publié, les lettres affluent. C'est à qui explique comment provoquer des gaspillages dans les grandes entreprises, comment détourner les structures à son profit, comment rouler riches et puissants. C'est l'internationale des petits qui n'ont pas peur des gros ! Le tout avec cet humour que savent seuls avoir les prolétaires en train de démolir le salariat. Dada n'est pas loin de démolir

MERDE



le salariat. Dada n'est pas loin et Vaneigem n'a plus besoin de rêver de fédérer les blousons noirs autour d'un projet politique.

Quelques exemples. Des cadres rajoutent des zéros sur les fiches de paye des ordinateurs ; des ouvriers de chez Renault détraquent discrètement les mécaniques des voitures chères (R16) ; des petits chefs reçoivent les mille et une brimades méritées sous des formes parfois si cocasses qu'ils en prennent vraiment peur ; des caissières utilisent avec dextérité la touche annulation pour ne pas faire payer les gens aux gueules sympathiques ; des vendeurs de grand magasin font tout pour déguster le client ; des clients du même expliquent comment se munir pour déguster sur place (tire-bouchon, ouvre-boîte) ; les « gratuiteros » racontent leur expérience à l'entrée des concerts ; un habitant emmerdé par les encombrements en bas de chez lui déplace les sens interdits et obtient le calme.

On cite pêle-mêle les ouvriers de Lip, Mesrine, Darien, les grands ancêtres. On sait tout sur les ordinateurs. Les clavistes de *Libé* s'y mettent et inventent les désormais légendaires « notes de la claviste », détournant le texte même des articles parfois ennuyeux du journal. La plus belle reste – adaptée à Van – l'Union de la fauche à la place de l'Union de la gauche.

On voit un type raconter comment un flic l'a alpagué dans le RER. Aussitôt, il a mis les mains en l'air, a crié très fort qu'il n'avait pas d'arme, qu'il ne fallait pas lui faire de mal, tandis que l'attroupement était immédiat. Le flic essayait vainement de lui faire baisser les mains. Et l'autre gueulait qu'on n'était pas en Russie, qu'il ne fallait pas le frapper. Le flic, affolé, passant pour un bourreau aux yeux des gens alors qu'il n'avait pas encore sévi, sera obligé de laisser courir.

Difficile, après, de lire un Schwartzenberg ou un Attali. La classe politique et intellectuelle ne s'y trompe pas : ce sera autour de cette œuvre et,

Bêtises

Cinéma

Tous les cinémas ont des sorties

Mouche à merde

Vous trouvez une mouche à merde dans votre crème caramel, vous partez sans payer et digne, du resto chic.

Lame de rasoir

Elle coupe.

Banque

Une banque. Un super marché. Une pharmacie. Les cités sinistres. Le couvre-feu à 8 heures. Et Loulou.

Banque

Il faut avoir un esprit de gosse pour passer devant une banque et imaginer comment la cambrioler.

Restaurant

Certains restaurants ont des toilettes

extérieures ou proches d'une sortie.

Munich

Voir restaurant (chic) ; voir Closerie

Métro

Le métro c'est beau

Carte bleue

Vous connaissez la combine ?

Marchepied

Difficile quand un train passe en même temps que le contrôleur

Astuces

Toutes ne sont pas bonnes à dire

Malheureuse

La conscience de l'honnête homme

Casse

En partant videz le frigo et chiez sur l'oreiller

Nuit

Laissez-vous pénétrer du mystère

Jean

Genet

Spaggiari

Spaggiari, petit photographe à Nice, s'emmerde. Un jour, d'une terrasse de café, il voit deux égoutiers sortir d'une bouche d'égout, à 5 mètres de la plus grande banque de Nice. « Un tunnel tout creusé à cinq mètres de la salle des coffres », s'exclame-t-il.

La semaine suivante c'était le casse du siècle, 8 milliards envolés par les égouts.

Consigne

La CGT et la CFDT ont donné comme consigne aux employés de banque de ne pas résister en cas de cambriole.

Coursier

Le coursier connaît Paris comme sa poche. Il livre les sociétés, les arrière-cours, les particuliers, les stocks. Il va et entre partout, c'est son boulot. Il prend les sens-interdits et multiplie les raccourcis. Etre coursier c'est affuter son regard et devenir « chourreur-livreur ».

Calcul mental

Les flics ont des 7,65.

plus tard, du livre, un immense silence méprisant ou un articulet carrément à la limite de la délation. Seules quelques personnes de goût saluent l'évène-



ment. Ce qui n'empêche pas le livre d'être quasiment épuisé (Dernier Terrain vague, 31, rue du Mail, 75002 Paris, diffusion Alternatives).

Citons au hasard : « Tout le monde fait du VAN à un moment ou à un autre. » « Jules Verne écrivait de la science-fiction, Jules Van agit la fiction. » « Le VAN n'a peur que de la peur de la peur. » « Avec le VAN vous êtes sûr de faire fortune. »

Mais il n'y a pas dans le VAN que l'aspect négatif, la destruction, le sabotage. Il y a aussi l'alternative. On y raconte par exemple comment lier l'un et l'autre, en inondant la police de dénonciations diverses. Le jeu consiste à déplacer le maximum de flics, à faire évacuer le plus d'endroits, à créer des paniques, à laisser sur place des messages vengeurs. A décourager la délation.

Plus excitant, les « temps intenses » de 1974, organisés par des joyeux lurons. Dans la plus pure tradition situationniste et sadienne, il s'agit de réaliser les passions des uns et des autres en les poussant au bout. On échange des appartements pour changer de vie ; on met tous les salaires en commun et on tire au sort ce que chacun aura pour vivre ce mois-là ; on appelle quelqu'un sur son lieu de travail pour le consoler, on lui lit des poèmes, on le cajole, on va le chercher ; on prend en

charge quelqu'un, on réalise tous les désirs, même les plus fous ; un amateur de petites filles se voit entouré de nanas en socquettes blanches qui le prennent en mains comme il faut ; etc. « Les joueurs des Temps Intenses ré-inventent les contes de fées », commente Jules Van.

Van cite aussi le « syndrome de Robin des Bois », qui conduit ou peut conduire chacun de nous à ce genre de pratique subversive et qui se répand dans les usines et les bureaux du monde entier.

Dans la foulée de Jules Van, des tas d'individus de toute classe et de tout sexe vont « faire du Van ». L'ami Arthur en a évoqué quelques-uns dans notre estimable confrère *Charlie-Hebdo*. Il cite les merveilleux graffiti toulousains, ville spécialisée dans le massacre des programmes informatiques policiers (on y reviendra). Il rapporte les émois du PS devant de fausses convocations expédiées à des chômeurs, les activités des enragés de la pa-

resse qui ont muré les portes des agences pour l'emploi, du groupe Grasse Matinée qui casse les horloges pointeuses, du groupe Transports à l'Œil qui s'attaque aux composteurs des bus, de ceux de Vison futé qui s'en prennent aux chasseurs, du PARA (Pour des Actions Résolument Antimilitaristes) qui s'en prend aux parachutistes, sans compter les GARI et les autres. Et puis les voleurs de fichiers des grands magasins (le groupe Police - rien à voir avec les nullards qui chantent). Arthur cite aussi Pouget, c'est un mec cultivé qui rend à lui seul l'achat du susdit journal indispensable, enfin, moi, ce que j'en dis...

D'ailleurs, ceux qui se livrent à ces petits jeux pour se détendre d'un dur labeur peuvent m'écrire, me raconter, ou même me filer des infos sur d'autres du même genre. Je suis collectionneur et n'ai pas l'habitude de garder mes collections pour moi. Y a des plaisirs qui sont décuplés quand on les partage.

Epistolier

(1 volume : 384 pages,
format 150 x 220, relié)
Collection ESPACES

35 SIÈCLES DE POÉSIE AMOUREUSE



Anthologie réalisée
par Pierre HAÏAT
Préface de
Max-Pol FOUCHET

Réalisée avec patience et clarté par un amoureux de la poésie, cette anthologie présente une triple originalité :

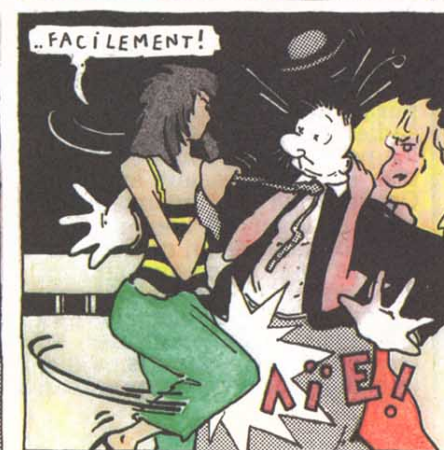
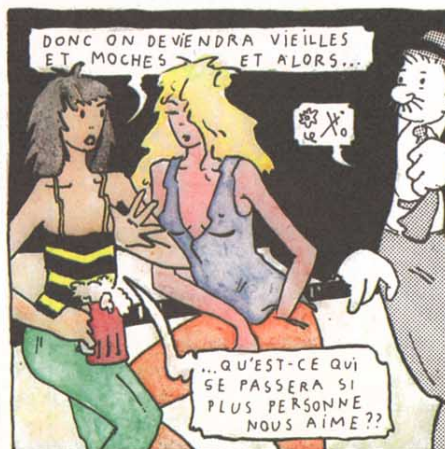
- elle couvre une très large période de l'histoire littéraire (de 1500 av. J.C. à nos jours) ;
- elle concerne à peu près tous les pays du monde ;
- elle adopte une classification thématique.

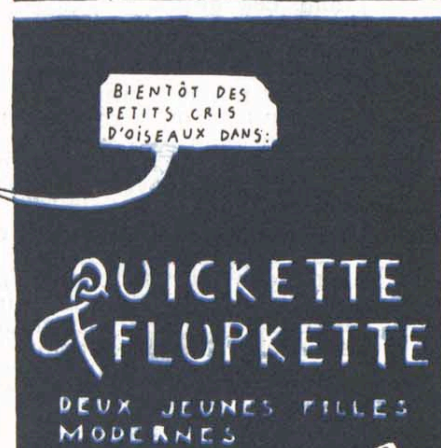
Quinze thèmes — d'où autant de « chapitres » — se sont imposés à l'auteur.

Œuvre ambitieuse par son ampleur et originale par sa présentation, 35 siècles de poésie amoureuse montre avec éclat l'universalité et la permanence de cet événement plein de mystère qui se cache sous le verbe aimer. Malgré les mutations des sociétés, les ruptures des idéologies, voici l'étrange miroir où hommes et femmes s'identifient, se reconnaissent et vivent leur part d'éternité.

Le cherche midi éditeur
DIFFUSION GARNIER

En vente chez votre Libraire habituel





NOURRITURES BIZARRES

NOURRITURES TZIGANES: LE CHAT

VOISIN, le célèbre restaurant de Paris, mit à son menu de Noël 1870 un plat décrit comme « chat flanqué de rats », qui ne figurait pas parmi les spécialités de l'établissement et dont l'apparition en cette occasion était expliquée par une petite note dans le haut de l'addition : « 99^e jour du siège. » On a coutume de dire qu'il faut une guerre ou une période de famine pour que les hommes en arrivent à manger du *Felis catus*, mais cette affirmation n'a pas valeur universelle. Comme l'écrivit le révérend Richard Harris Barham il y a un siècle et demi :

« Elle lui servit du maigre, elle lui servit du gras »

On aurait dit du lièvre, mais c'était p'têt' du chat. »

C'en était peut-être ! Le « Larousse gastronomique », qui fait autorité en la matière, définit le chat comme « un félin domestique dont la chair comestible a une saveur intermédiaire entre celle du lapin et celle du lièvre ». Il s'abstient toutefois de proposer des recettes pour l'accommoder.

Manger du chat est tout à fait démodé dans l'Ouest depuis environ 3 000 ans avant J.-C., l'époque où les Egyptiens apprivoisèrent le chat sauvage d'Afrique, *Felis lybica*, dans le but de protéger leurs réserves de grains des rongeurs, tâche dont ces animaux s'acquittèrent avec un succès tel qu'ils furent déifiés et même momifiés. Avant cela, on pense que le chat n'avait jamais été domestiqué, ce qui signifie probablement que les os de chats trouvés avec les restes des hommes des cavernes étaient ceux d'animaux qui avaient été mangés (auxquels cas on devrait tout bonnement les ranger sous l'irréprochable étiquette de « gibier »). En Chine, les chats figuraient aux menus, au moins depuis l'époque de Marco Polo... les chats de gouttière pour les pauvres, des ani-

maux plus distingués pour les riches. A l'automne 1971, un « banquet impérial », qui prétendait être une reproduction des festins donnés jadis pour les empereurs de Chine, fut servi à Hong Kong ; du chat sauvage braisé figurait parmi les différents mets.

Il ne semble pas y avoir de preuves selon lesquelles les Romains de la Rome antique auraient mangé du chat, bien qu'ils aient à peu près tout essayé, en revanche les Italiens modernes le font. Dans le val d'Aoste, les villages de Pont-Saint-Martin et Donnaz élèvent des chats pour la table. Ils sont suspendus pendant quarante-huit heures, ce qui leur donne un goût de gibier, et les gens disent que c'est meilleur que du lièvre. On s'en sert parfois dans la région pour le repas de Noël et c'est un véritable plat de fête.

Il y a quelques années, en France, des gens se plaisaient à faire courir des bruits, accusant des restaurants modestes de faire du sauté de lapin avec du chat, ce qui est probable-

ment faux car il n'est pas nécessaire d'avoir une grande compétence pour reconnaître les os de chat des os de lapin. Ainsi servi et reconnaissant la différence, un gourmet pourrait s'abstenir de protester si par hasard il préférait le chat. En octobre 1971, deux citoyens français qui avaient mangé des chats furent déclarés coupables et condamnés à payer une amende, non pas pour mœurs gastronomiques anormales, mais parce que trente des chats qu'ils avaient mangés se trouvaient appartenir à leurs voisins. Le juge, qui était peut-être un gourmet lui aussi, leur demanda s'ils servaient les chats braisés ou rôtis. « Les deux, Monsieur le Président », répondit un des deux amateurs de chats. Ils sont meilleurs que le lapin. »

D'après le livre de cuisine « Horizon », un des plats préférés des ouvriers basques serait le chat mijoté dans du xérès.

Waverley Root
(Traduit de l'américain par Dominique Grange)

- LES GRANDS DÉSASTRES CULINAIRES -

DE GLEN BAXTER



FIGES FARCIES À L'AMÉRICAIN
ANVERS, 3 NOVEMBRE 1974

Le véritable Dico de la B.D.

CHAPEAU POINTU, LE TURLU. Personnage doté d'une assurance peu commune lorsqu'il est coiffé de son chapeau pointu et que la timidité paralyse lorsqu'il est nu-tête. C'est ce qui explique la différence d'intérêt existant entre les albums du Turlu, selon qu'ils content ses palpitantes aventures en chapeau ou bien ses pénibles hésitations à la recherche de son chapeau égaré.

CHIPO. Chipo est le pseudonyme de Paul Chique-Vèpres, 1931-1979, scénariste à l'imagination musclée et dialoguiste concis qui écrivit pour de nombreux dessinateurs, mais plus particulièrement pour le fameux Romano Ramolo, leur chef-d'œuvre étant sans conteste une adaptation superbe de Don Quichotte en deux planches, où l'on peut toutefois regretter l'absence de l'épisode des moulins.

CITRON (pourri). Rappelez-vous : Pergolato, le percolateur, siffle. Tranquilaga, le patron du café, se précipite. « Qu'est-ce qu'il y a ? », demande-t-il à Pergolato. « Ça sent le citron pourri », répond celui-là. Tranquilaga avise un Vietnamien en train de jouer au flipper. Il se saisit de son nerf de bœuf. « Avec ce presse-citron-là, je n'en vais faire sortir le pourri, moi. » Dernière image : des

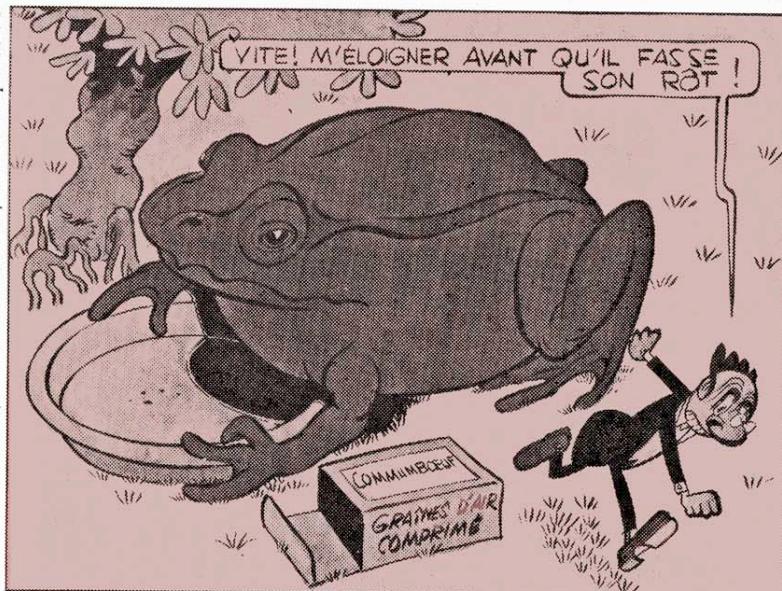
« bing », des « bang » et des « aïe-ouille » retentissent, cependant que Pergolato, qui subit toujours les effluves d'un citron pourri, dit : « C'est la première et la dernière fois que j'essaie de parler. »

C'étaient les débuts fracassants d'un nouveau journal communiste, « La populace en liasse », intitulé « Au petit Hong-Kong »

CRAPAUDS (Quand reviennent-ils). Les crapauds d'un étang, un jour, disparaissent sans laisser de trace. Le pays est en émoi. Que sont-ils devenus ? Le reporter Toitoiné et

son fidèle chameau Miaou partent sur une piste, une lettre anonyme envoyée à son journal : « Le retour des crapauds marquera la fin de l'humanité. Signé : Ha ! Ha ! Ha ! » Toitoiné fera échec au redoutable dangereux qui avait monté ce traquenard - gonfler les crapauds jusqu'à ce qu'ils soient presque aussi gros que des bœufs -, évitant, par cette modestie, de commettre l'erreur historique de La Fontaine, et les lancer dans le monde afin qu'ils écrasent les hommes. Toitoiné obtient du gouvernement que la taille officielle des bœufs soit réduite, ce qui entraîne l'explosion des crapauds, brutalement

Extrait de l'album : « Mais où sont donc passés les crapauds ? »



Extrait de « Au petit Hong-Kong »

parvenus à une dimension fatale.

CLIT'O. Héroïne d'une bande érotique au goût discutable, qui fait la part belle aux relations sexuelles dans les plus simples appareils et où l'amour entre les êtres est souvent ramené à un déshabillage poussé frisant l'exhibitionnisme. Par ailleurs, ce n'est apparemment pas l'étourderie qui conduit Clit'o à changer de partenaire à plusieurs reprises dans le même album, ni la vue basse qui la fait embrasser, pour ne pas dire plus, une personne de son sexe. Bon. Passons.

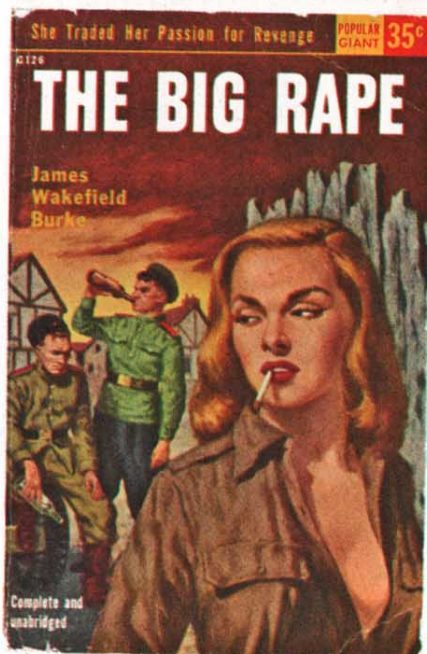
Hugot

Chez les Esthètes. Les collectionneurs sont des fous qui payent une fortune pour une vieille carte postale utilisée, un jouet d'avant-guerre cassé, un timbre poste laid, tandis qu'on trouve facilement du neuf & du solide pour une fraction du prix!

Les moins cons sont encore les collectionneurs des vieux livres de poche américains. Ces vieilles éditions, imprimées sur du papier puant, dans des couvertures craquées qui se cassent quand on les ouvre, coûtent quand même une dixième (au plus) des nouvelles éditions splendides des même livres, surtout quand ils sont en traduction.



Le bible de ces collectionneurs des livres de poches u.s. de la bonne époque (années '40 - '50) "PAPERBACKS U.S.A." par Piet Schreuders, vient de paraître aux éditions LOEB à Amsterdam. (Deux éditions anglophones se préparent : chez VIRGIN en Angleterre et chez CROWN/pacific comics aux États Unis. En France : rien). L'Auteur dans le préface :



Stanley Meltzoff, dessinateur de dizaines de couvertures, ici comme peintre sous-marin pour le NATIONAL GEOGRAPHIC

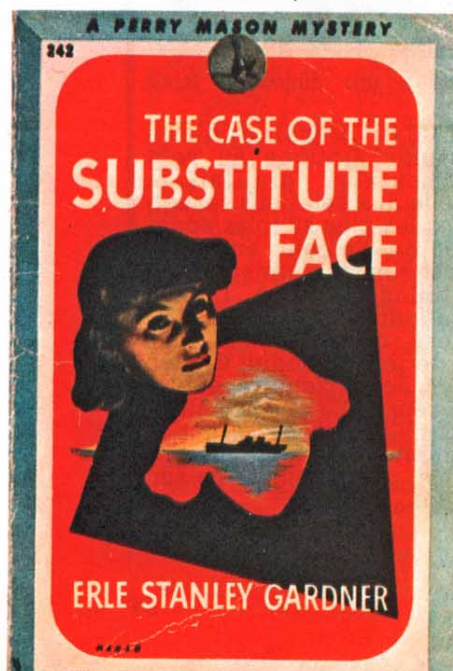
Sont les dessinateurs de couvertures et les directeurs artistiques.

Soutenu par des centaines d'illustrations, des biographies de dizaines d'artistes, descriptions des séries les plus importantes, Schreuders raconte l'histoire des paperbacks, de ses parents, les pulps américains et les premiers livres de poche européens (PENGUIN, ALBATROSS etc) jusqu'à 1959 ("la fin des années '50").

Dès qu'on en a dix on est perdu, on les collectionne jusqu'à la maison s'écroule. *William*



Le kangaroo, symbole des Pocket Books, a dû être modifié : le public trouvait peu hygiénique le bébé-kangaroo, et les lunettes donneraient l'impression que lire des Pocket Books est mauvais pour les yeux.



"je ne serais pas étonné si dans 25 ans les noms Erskine Caldwell et James T. Farrell seront complètement oubliés et pas les noms Anti et Jonas qui ont fait couvertures de ces auteurs."



Voilà, enfin justice pour ces intouchables du monde artistique qui ont fait vendre les Pocket Books, les Signet, DELL, AVON, BANTAM, ACE etc. Les héros de "PAPERBACKS U.S.A."



(Suite du n° précédent)

FUGUE 3

VAREME





EVA !...
VOUS ÉTIEZ
DANS LA COUR.

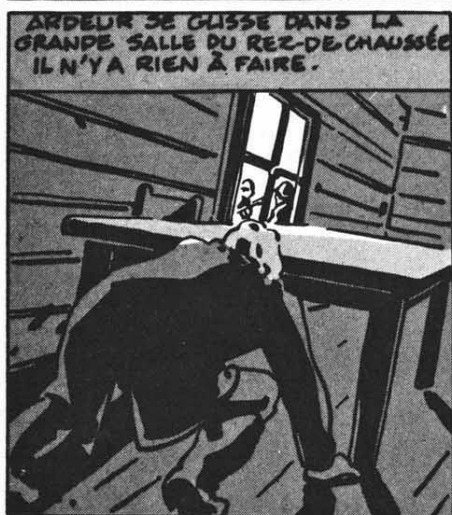
OUI, DANS LA
COUR... ET ILS SONT
ARRIVÉS. JAREK NOUS
AVAIT PRÉVENUS...
DES CAMIONS, DES
MOTOS... JERRY EST
RESTÉ EN BAS.



VA LE CHERCHER,
FRENCHIE.



OUI, BIEN SÛR.
... BON DIEU, SI
J'ÉTAIS ENCORE
KARTEN.



ARDEUR SE GLISSE DANS LA
GRANDE SALLE DU REZ-DE-CHAUSSÉE
IL N'Y A RIEN À FAIRE.



CES VISAGES SANS VISAGE,
CES UNIFORMES NOIRS, TOUJOURS
LA MÊME FATALITÉ,
LES FRÈRES MAUDITS D'ARDEUR.



MAIS
LE VOILA,
JERRY
GOODWIND !



ÇA A L'AIR
DE MARCHER
AVEC
L'OFFICIER.



ET LES AUTRES
QUI REMONTENT
DANS LES CAMIONS !

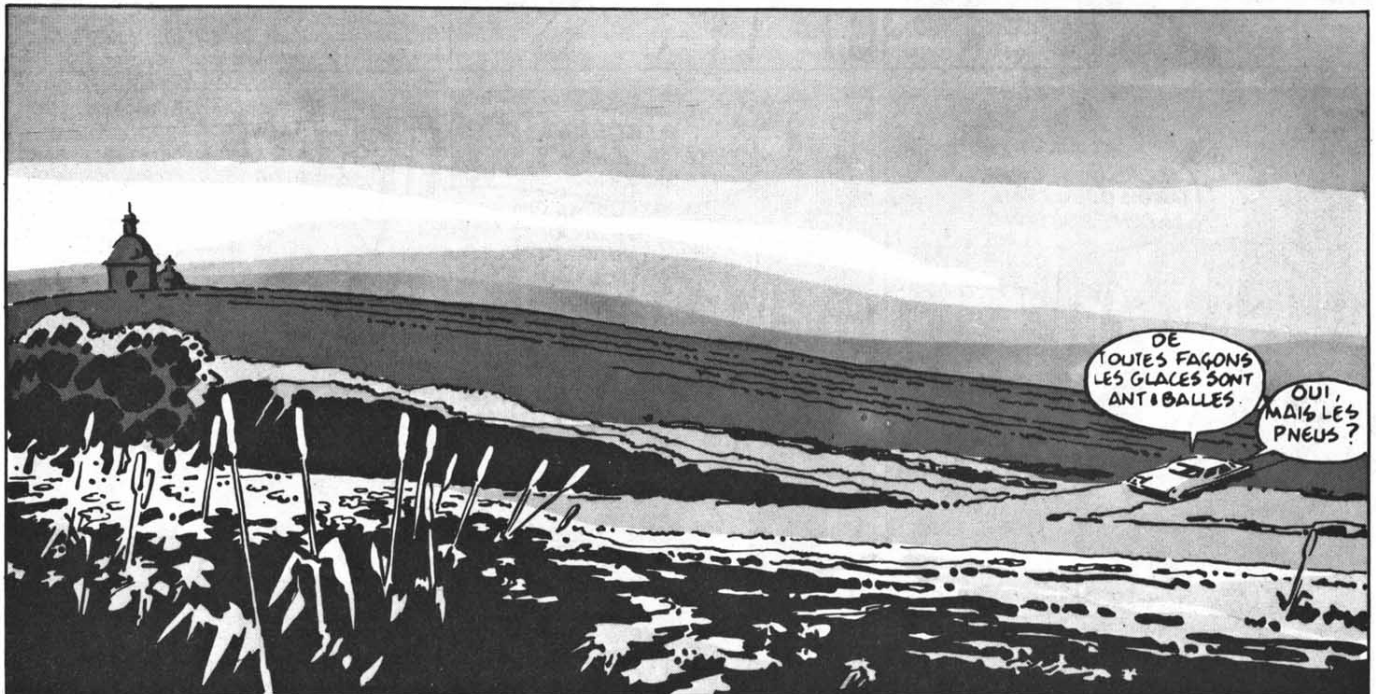




NOUS
N'ARRIVERONS
JAMAIS À
PRAGUE.



TU PASSERAS
TA CAPOTE POUR
RÉGLER LA
CIRCULATION









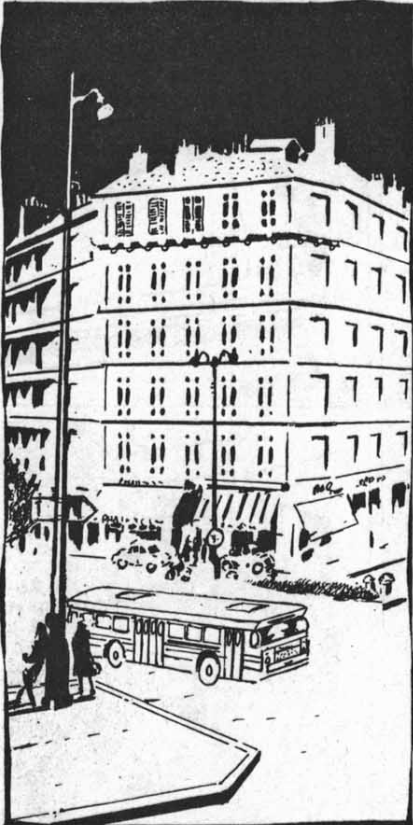




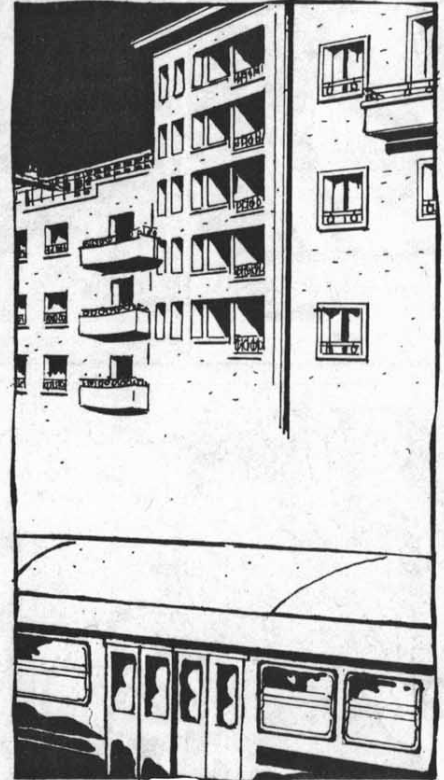
LES SOIREEES D'ABDULAH

Ratonnade.

"DIS, ABDULAH, C'EST QUOI UNE RATONNADE ?"



"C'EST QUELQUE CHOSE ON PARLE PAS AVEC LES ENFANTS MOHAMED. TU VEUX PAS ALLER DORMIR ?"

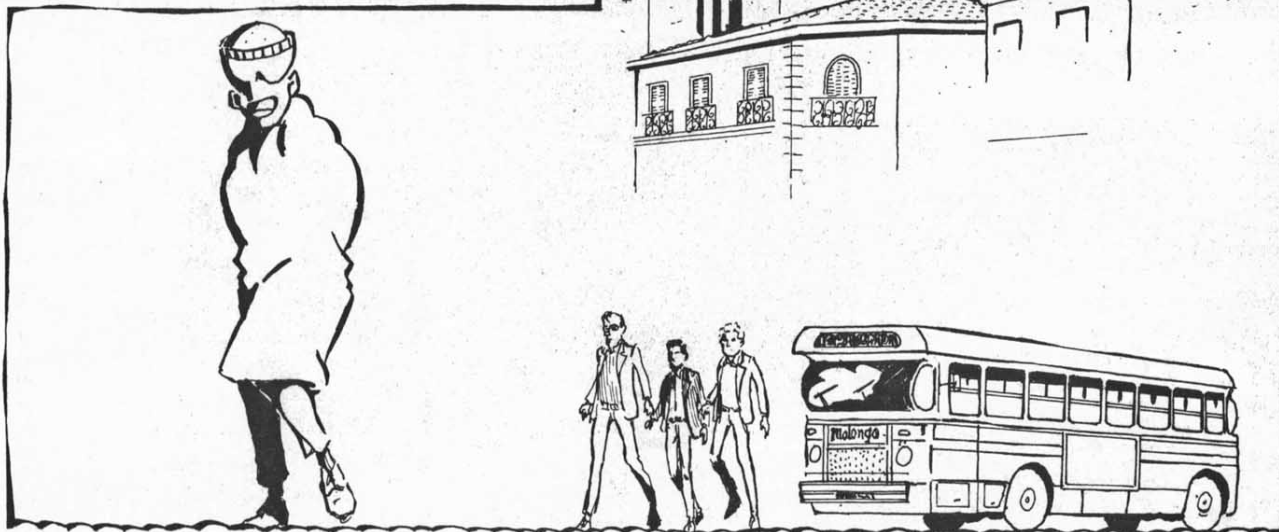


"POURQUOI TU VEUX PAS DIRE ; C'EST GRAVE ABDULAH ?"

"NON, NON, C'EST RIEN DU TOUT ! C'EST UN JEU C'EST TOUT !"



D'ABORD LA BONNE RAISONNADE
ELLE EST LA NUIT, COMME ÇA TOUT
LE MONDE IL EST COUCHÉ ET ON EST
PLUS TRANQUILLE POUR DISCUTER
ENTRE NOUS ...



POUR RIGOLER QUOI !

SOUVENT LES COPAINS ILS TE
SUIVENT MAIS TOI TU LE SAIS
PAS ENCORE QUE C'EST EUX...
C'EST LA SURPRISE !

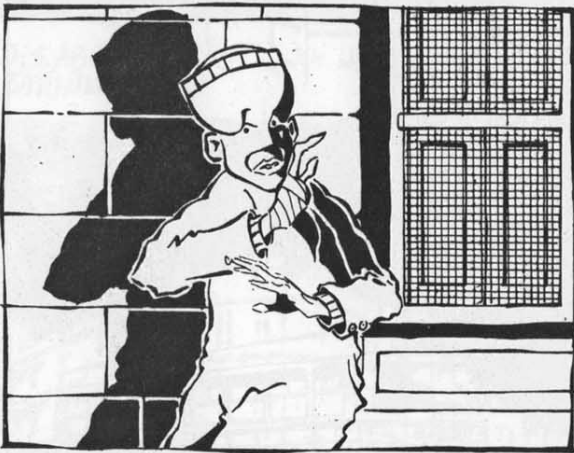
MAIS QUAND ILS T'APPELLENT
POUR TE DIRE PLEIN DE BLAGUES,
TU COMPRENDS QUE TU VAS
PASSER UNE BONNE SOIRÉE,
ET TU T'AMUSES, TU T'AMUSES !



C'EST EUX QUI LA FONT, LA
FARCE, ET C'EST JUSTE C'EST
EUX QUI RIGOLENT LE PLUS.



MAIS TOI TU AS PAS LE TEMPS DE TENNYER
ET COMME TU RIGOLÈS PAS SOUVENT, QUAND
TU VOIS LES COPAINS QU'ILS AVANÇENT VERS
TOI, TU ES CONTENT 000



ILS TE DONNENT D'ABORD LE BONJOUR POUR QUE
TU VOIS COMME ILS TAIMENT COMME QUAND
QUELQU'UN IL TE TAPE SUR L'ÉPAULE 000



EUX ILS FONT BEAUCOUP LE SPORT
ET COMME ILS ONT BEAUCOUP
L'ENTRAÎNEMENT, LES RÉFLEXES
ILS SONT BON 000



IL FAUT VOIR LES MAINS ET
LES JAMBES COMME ELLES BOU-
GENT BIEN 000



TOI, IL FAUT FAIRE ATTENTION
PARCE QUE SI TU PERDS ÇA
COÛTE CHER 000 SURTOUT SI
TU AS PAS L'ASSURANCE 000



C'EST POUR ÇA IL FAUT METTRE
LES MAINS SUR LA TÊTE 000 POUR BIEN
PROTÉGER 000



BIEN SÛR, DES FOIS TU PERDS PARCE
QUE LES MAINS IL FALLAIT PAS
LES GARDER SUR LA TÊTE 000



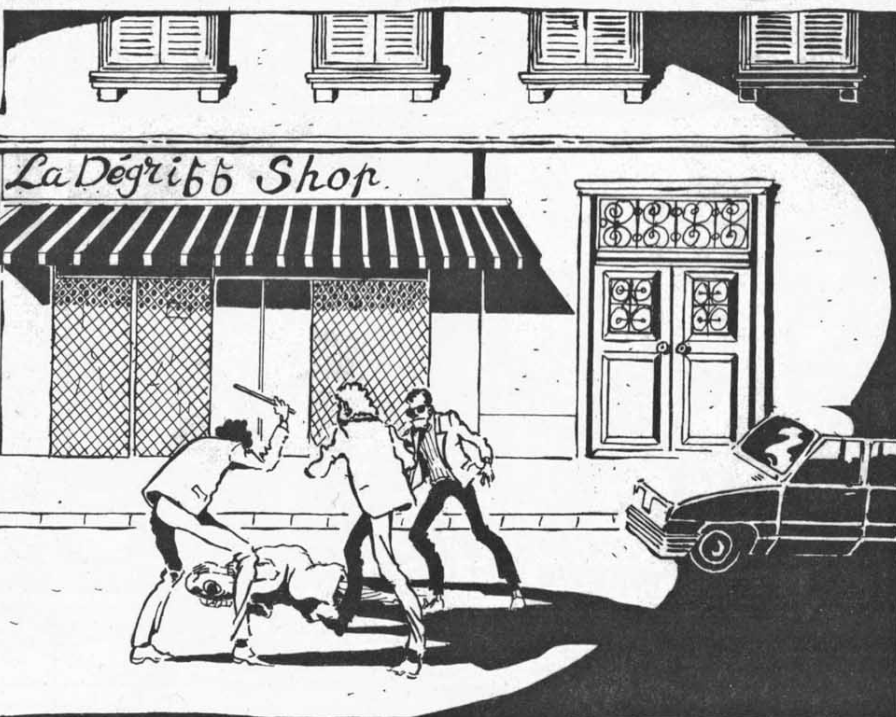
ALORS TU LES METS AILLEURS
ET TU AS ENCORE PERDU 000



DANS CE JEU TU RIGOLES
TELLEMENT QUE DES FOIS
TU PRENRES 000



ET ENX ILS CONTINUAIENT, 000
ILS CO... ILS JOUENT, ILS
JOUENT, ILS JOUENT !



ILS TROUVENT TOUJOURS DES
IDÉES POUR DONNER LE
PIMENT AU JEU 000



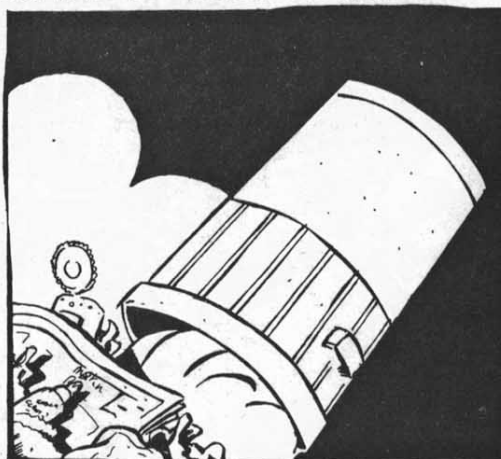
ET DES FOIS ILS TE BA-
LANCENT DES CONFETTIS
SUR LA FIGURE 000 DES
JOLIS CONFETTIS AVEC
TOUTES LES COULEURS.



TU LE SAIS PAS TOUT DE
SUITE QUAND ILS PARTENT,
PARCE QUE TU ES ENCORE
DANS LE JEU.



ILS TE CACHENT LES YEUX POUR QUE TU LES VOIES PAS PARTIR. TOI, TU ES TELLEMENT FATIGUÉ D'AVOIR TELLEMENT JOUÉ, QUE TU AS PAS LA FORCE DE BOUGER.



HENREUSEMENT, IL Y A LA PO... D'AUTRES COPAINS QUI VIENNENT ET ILS SAVENT TE FAIRE BOUGER.

ILS TE PROMÈNENT AVEC EUX DANS LA VOITURE ET ILS T'AMÈNENT AU POS... CHEZ EUX !

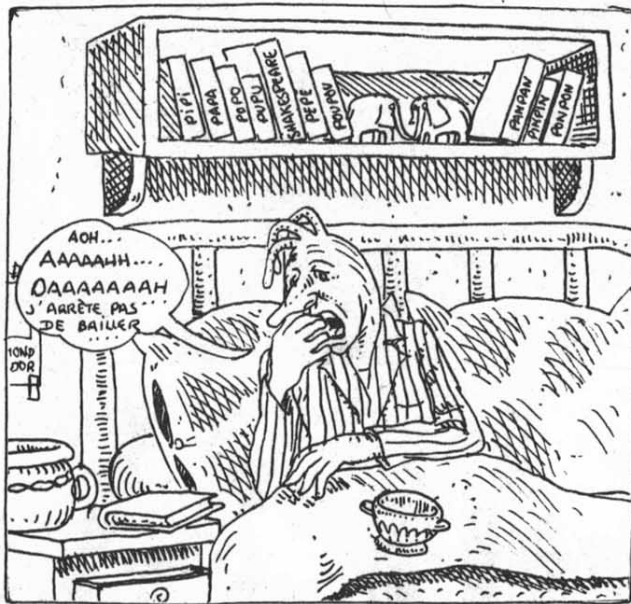
ILS TE LAISSENT UN PEU SEUL DANS LA CHAMBRE POUR QUE TU TE REPOSES UN PEU ET APRÈS ILS REVIENNENT...



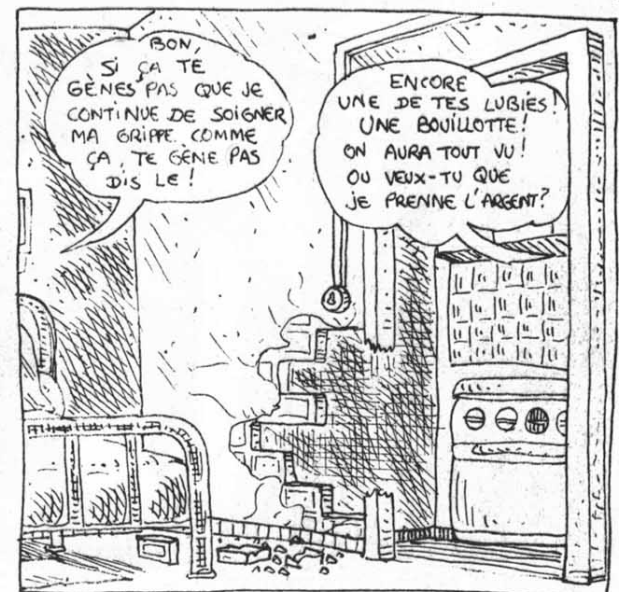
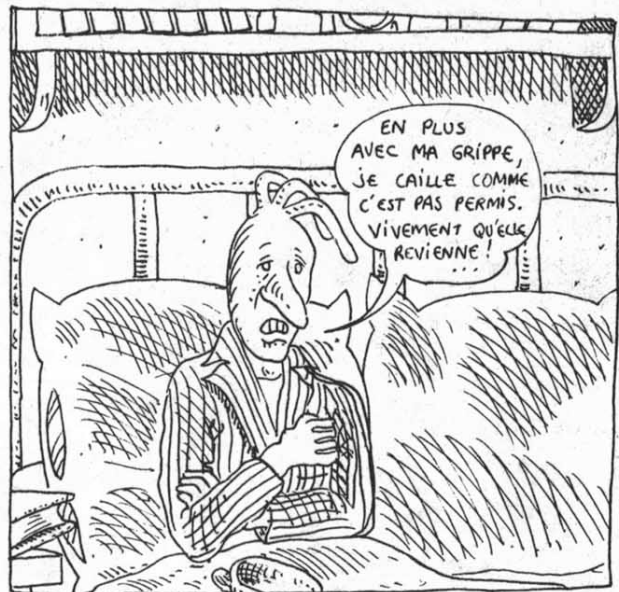
POUR POSER LES QUESTIONS !



BOUILLOTTE INFLATION



TELENCUAY



FOSDYKE SAGA

(suite du n° précédent)

LE BALLON EN TRIPES DE "PETIT MASSACRE"? PÈRE, VOUS PLAISANTEZ!

JAMAIS AVEC LES TRIPES, TOM.

BOITE À MUSIQUE HONGROISE

MAIS C'EST LE MEURTRE LÉGALISÉ. LES GOALS SE TROUVENT À DES KILOMÈTRES, IL Y A DEUX CENTS MORTS PAR MATCH...

LES ÉQUIPES DE HUIT CENTS FOUS FURIEUX FORMENT DES MÉLÉES SANGLANTES, DES MONCEAUX DE...

MAIS ENFIN, MON FILS, JE VEUX SEULEMENT LE BALLON, JE NE VOUS AI PAS DEMANDÉ DE MARQUER UN BUT!

TRIFE DE LANCER ABORIGÈNE

DÉCHETS HUMAINS EN FURIE COMBATTANT POUR LA POSSESSION D'UN...

K139

VOICI TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LE JEU DE TRIPES. TU Y TROUVERAS ABSOLUMENT TOUT.

SPORTS & PASSE-TEMPS FÉROCES

UNE AUTRE PHOTO, SIR JOS?

RAPPORTE-MOI CE BALLON, TOM!

S'IL Y A VRAIMENT UN BALLON SOUS LA MÉLÉE DE CES 1600 JOUEURS, JE LE RAPPORTERAI DANS CE FILET.

HMM... LES MAILLES SONT UN PEU LARGES...

LA BALLE N'EST PAS PLUS GROSSE QUE ÇA!

PFFIOU... PAPA NOUS DEMANDE DE CES TRUCS/MAIS JE SUPPOSE QUE C'EST CE QUI FAIT NOTRE GRANDEUR...

LES FOSDYKE N'ONT JAMAIS LAISSÉ TOMBER QUI OU QUOI QUE CE SOIT...

... NOUS AFFRONTONS TOUJOURS AVEC LE SOURIRE D'INSURMONTABLES DIFFICULTÉS.

CHACQUE FOIS QU'ON NOUS DEMANDE QUELQUE CHOSE, NOUS L'APPORTONS EN TEMPS ET LIEU VOULUS!

ALORS, MONSIEUR, ET CE BILLET? J'AI ÉTÉ TRÈS PATIENT!

MAIS JE VOUS ASSURE QUE JE L'AVAIS!

LE TRADITIONNEL JEU DE TRIPES DE PETIT-MASSACRE SE JOUE TOUTE L'ANNÉE DANS CE VILLAGE DU LANCASHIRE.

... PETIT MASSACRE FUT ÉPARGNÉ ET EN SIGNE D'ACTION DE GRÂCES...

... ET SOIXANTE PERSONNES FURENT TUÉES LORS DU PREMIER MATCH!

ANTON

JEU DE TRIPES DE PETIT MASSACRE

AU TEMPS OÙ L'ANGLETERRE ÉTAIT RAVAGÉE PAR LA PESTE...

... LES VILLAGEOIS DÉCIDÈRENT DE "TRIPER-LA-BALLE" CHAQUE MARDI. CE FUT UN SUCCÈS FOUROYANT...

SPORTS & PASSE-TEMPS FÉROCES

K142

NOUS Y VOILÀ, À PRÉSENT, IL VA FALLOIR QUE J'APPRECIÉ...

PETIT-MASSACRE, NOM D'UNE PIPE!

LE FAMEUX JEU DE TRIPES, C'EST ICI!

OH, LUI, CE N'EST QUE L'ARBITRE, MON GARS!

RE

... LES DIFFÉRENTS ANGLES DE LA SITUATION

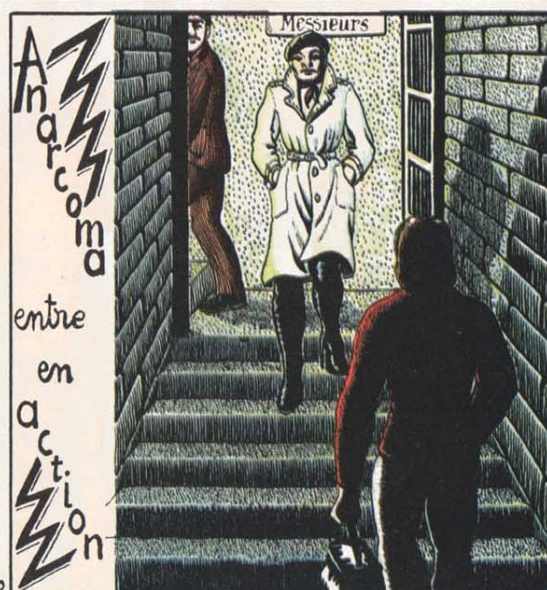
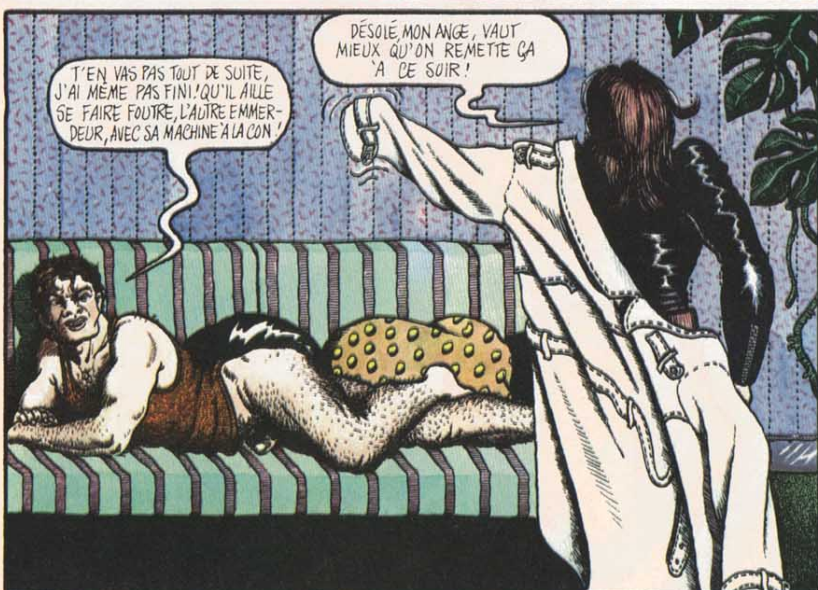
K143

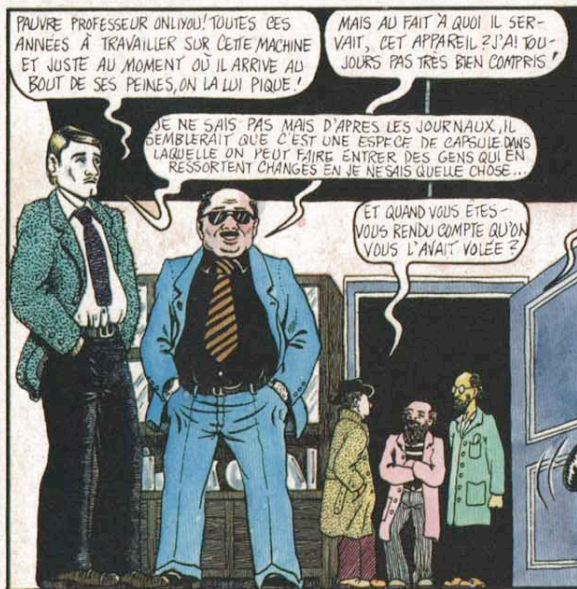
(à suivre)



ANARCOMA

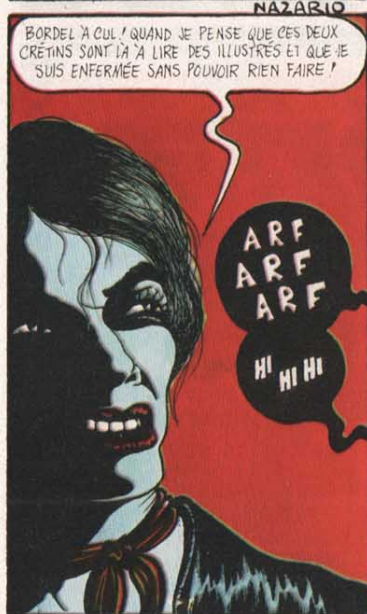
SCENARIO ET DESSIN DE NAZARIO

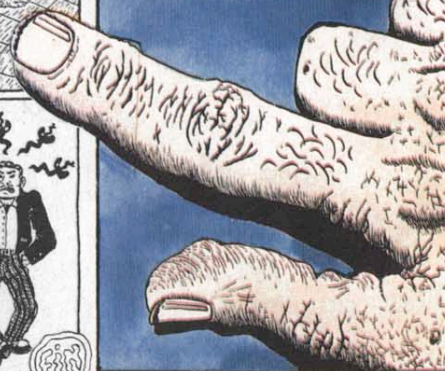
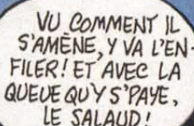
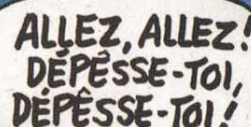
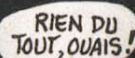
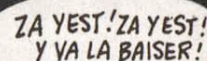
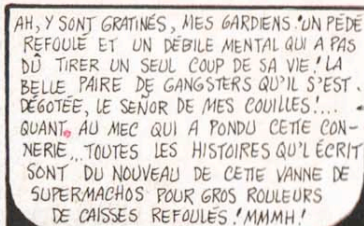














TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR DOMINIQUE GRANGE



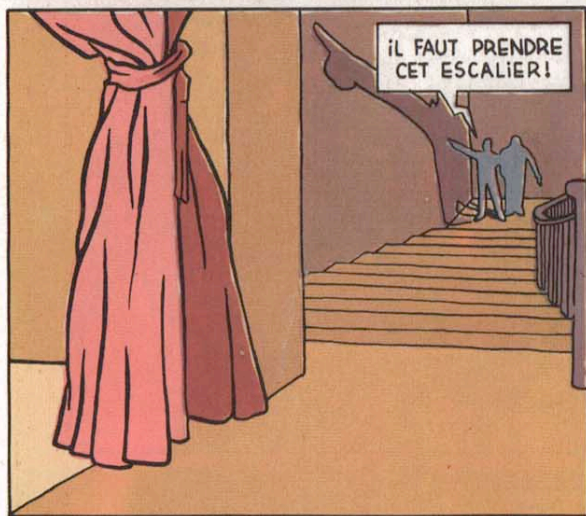
SAND FLAXEN

TRAFFIC

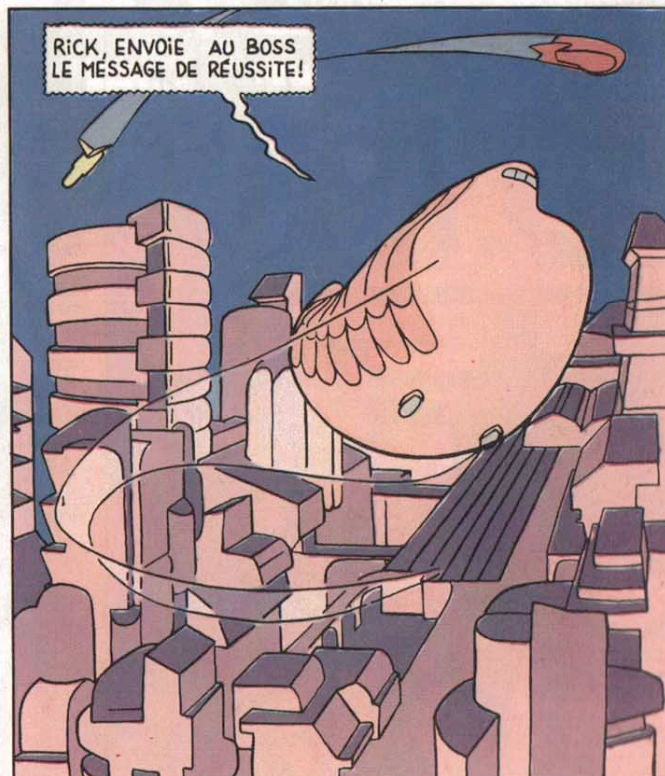
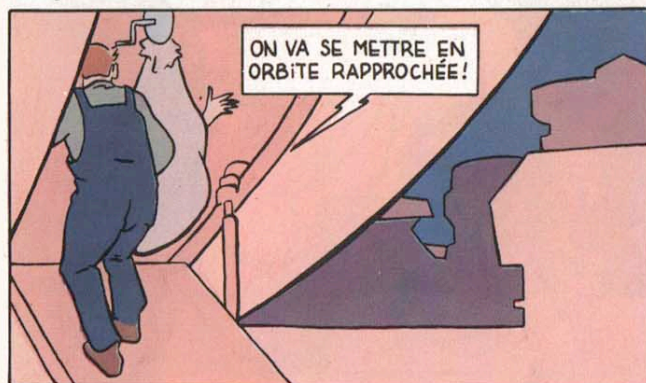
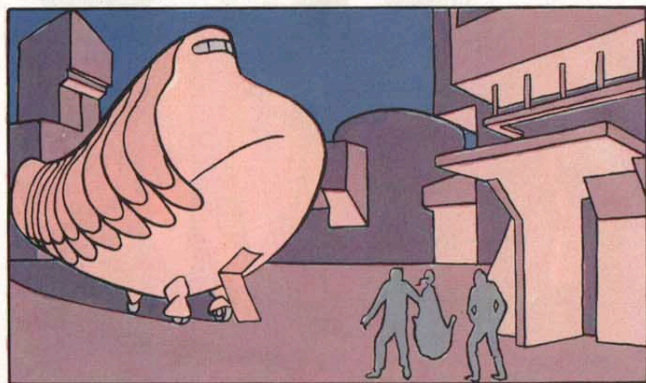
UNE NOUVELLE BANDE DESSINÉE PLEINE DE COULEURS ET D'AUDACES, CONÇUE ET RÉALISÉE PAR NOUS, POUR VOUS, DANS CE LANGAGE DIRECT QUE NOUS UTILISONS ENTRE NOUS • LEM



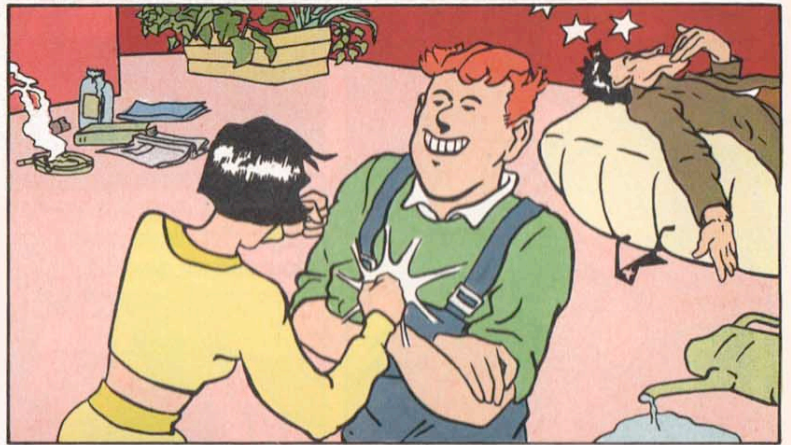
ALEXANDER BLAINE



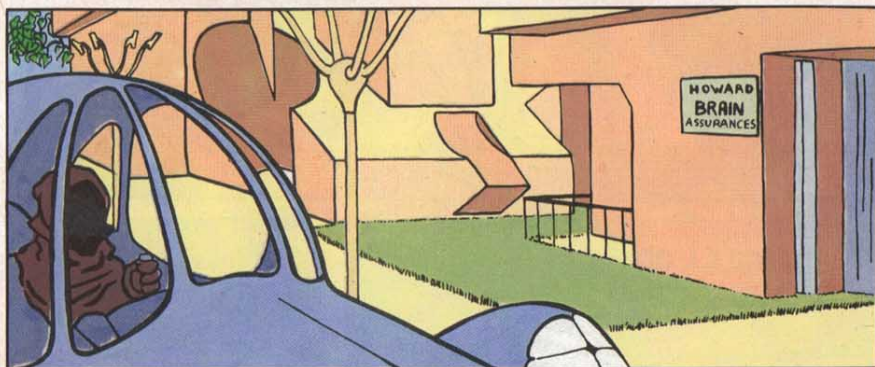
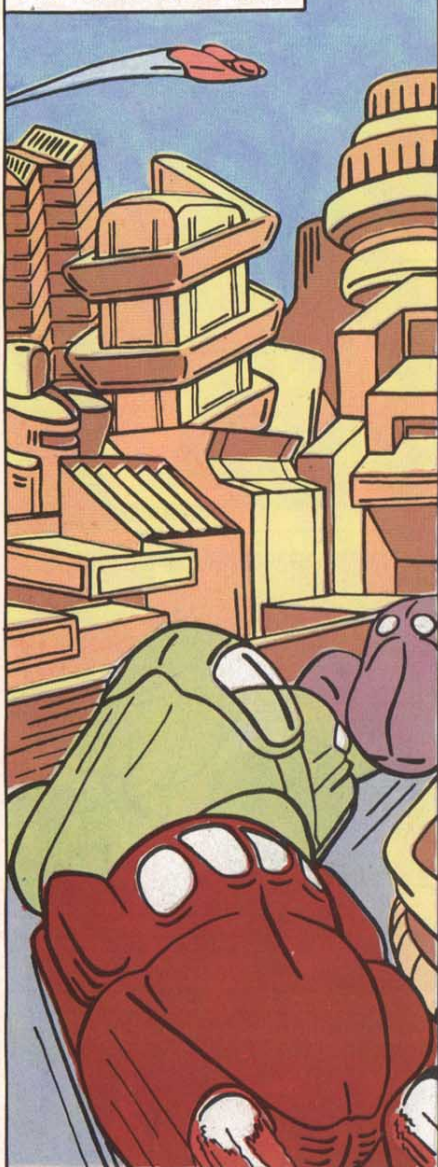








TROIS JOURS PLUS TARD...



ENTREZ! JE VOUS ATTENDAIS!

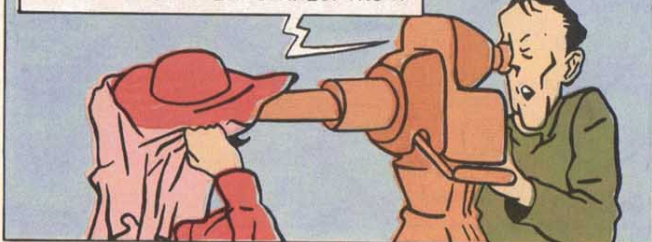
BONJOUR, MR. BRAIN!



COMMENÇONS PAR VÉRIFIER VOTRE IDENTITÉ!...VENEZ PAR ICI, MADEMOISELLE!



LE DESSIN DE L'OEIL CORRESPOND...



LES EMPREINTES DIGITALES...



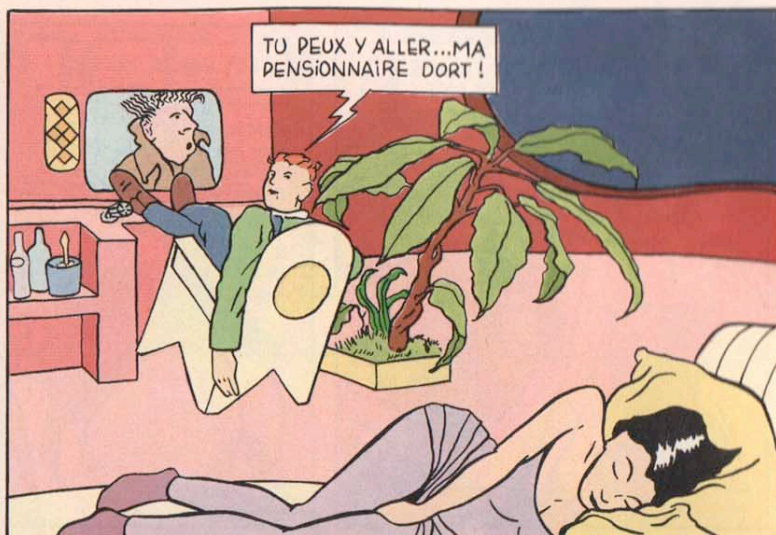
TOUT EST EN ORDRE! AYEZ L'AMABILITÉ DE SIGNER VOTRE REÇU, S'IL VOUS PLAÎT! C'EST UNE GROSSE SOMME, Mlle FLAXEN!

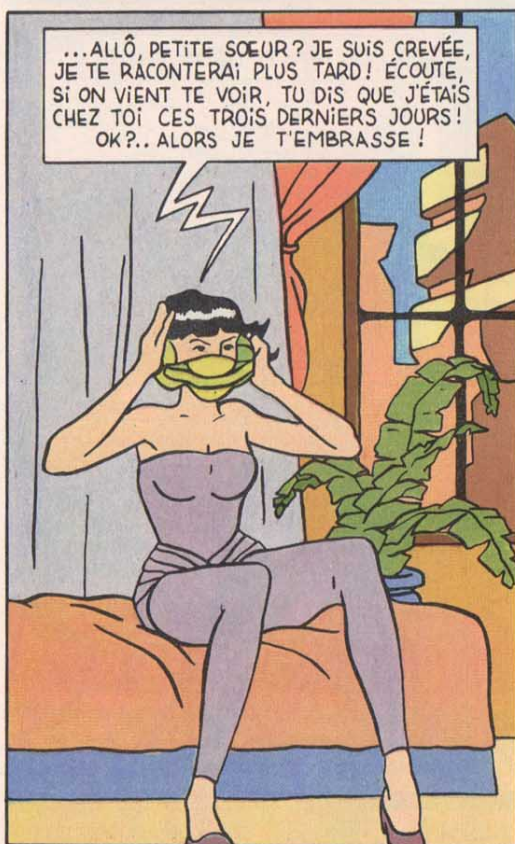


...VOULEZ-VOUS QUE J'APPELE UN CONVOYEUR?

MERCI, JE SUIS ACCOMPAGNÉE, ON M'ATTENDS DEHORS!





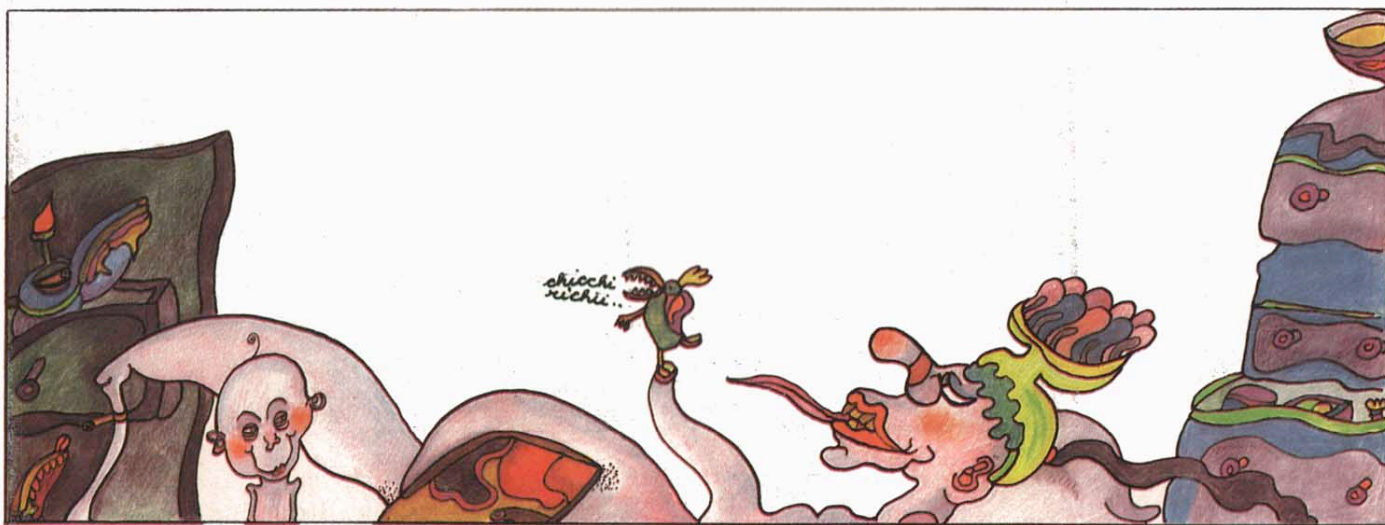


BLANCHE NEIGE

gabriella
verna

Il était une fois, en plein hiver, quand les flocons descendaient du ciel comme des plumes et du duvet, une reine qui était assise et cousait devant une fenêtre qui avait un encadrement de bois d'ébène, noir et profond. Et tandis qu'elle cousait négligemment tout en regardant la belle neige au dehors, la

reine se piqua le doigt avec son aiguille et trois petites gouttes de sang tombèrent sur la neige. C'était si beau, ce rouge sur la neige, qu'en le voyant la reine songea : « Oh ! si je pouvais avoir un enfant aussi blanc que la neige, aussi vermeil que le sang et aussi noir de cheveux que l'ébène de cette fenêtre ! »



Bientôt après, elle eut une petite fille qui était blanche comme la neige, vermeil comme le sang et noire de cheveux comme le bois d'ébène, et Blanche-Neige fut son nom à cause de cela. Mais la reine mourut en la mettant au monde.

Au bout d'un an, le roi prit une autre femme qui était très belle, mais si fière et si orgueilleuse de sa beauté qu'elle ne pouvait supporter qu'une autre la surpassât. Elle possédait un miroir magique avec lequel elle parlait quand elle allait s'y contempler :

Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume
Qui est la femme la plus belle ?

Et le miroir lui répondait :

Vous êtes la plus belle du pays, Madame.



Alors la reine était contente, car elle savait que le miroir disait la vérité.

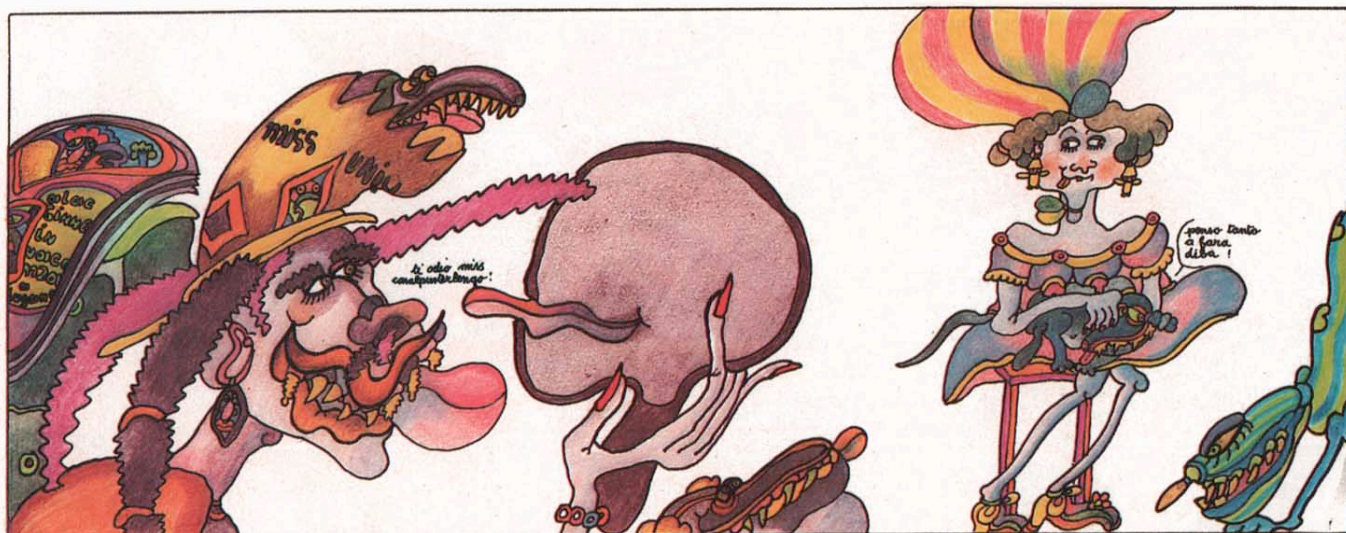
Blanche-Neige cependant grandissait peu à peu et devenait toujours plus belle ; et quand elle eut sept ans, elle était belle comme le jour et bien plus belle que la reine elle-même. Et quand la reine, un

jour, questionna son miroir :

Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume
Quelle est de toutes la plus belle ?

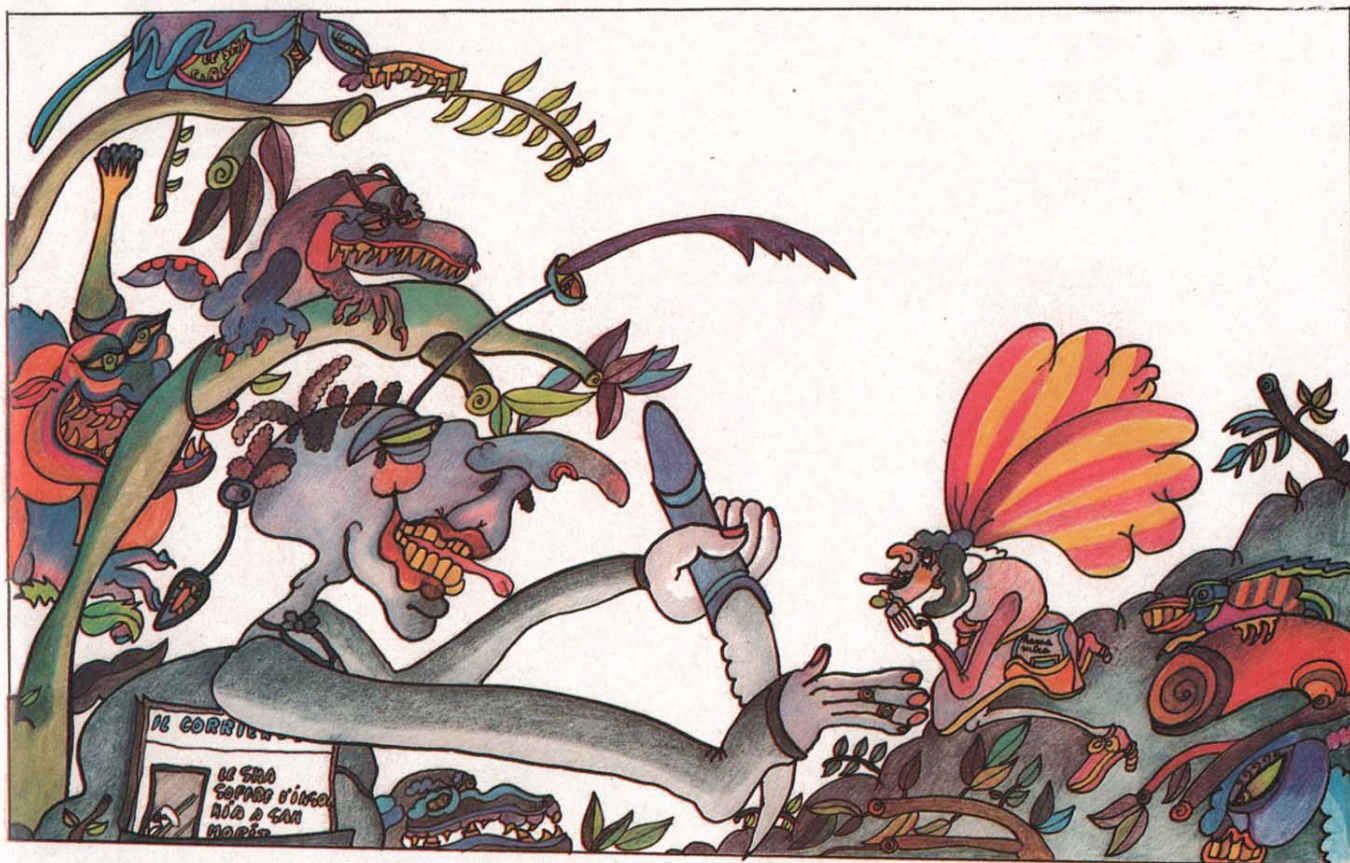
Le miroir répondit :

Dame la reine, ici vous êtes la plus belle,
Mais Blanche-Neige l'est mille fois plus que vous.



La reine sursauta et devint jaune, puis verte de jalousie ; à partir de cette heure-là, elle ne pouvait plus voir Blanche-Neige sans que le cœur lui chavirât dans la poitrine tant elle la haïssait. L'orgueil

poussa dans son cœur, avec la jalousie, comme pousse la mauve herbe, ne lui laissant aucun repos ni de jour, ni de nuit. Elle appela un chasseur et lui dit : « Tu vas prendre l'enfant et l'emmenner au



loin dans la forêt : je ne veux plus la voir devant mes yeux. Tu la tueras et tu me rapporteras son foie et ses poumons en témoignage. »

Le chasseur obéit et emmena l'enfant ; mais quand il tira son couteau de chasse pour le plonger dans le cœur innocent de Blanche-Neige, elle se prit

à pleurer et lui dit :

– Oh ! laisse-moi la vie sauve, mon bon chasseur ; je m'enfuirai à travers bois et ne reparaitrai jamais !

Elle était si belle que le chasseur s'apitoya et lui dit : « Sauve-toi, ma pauvre petite ! »



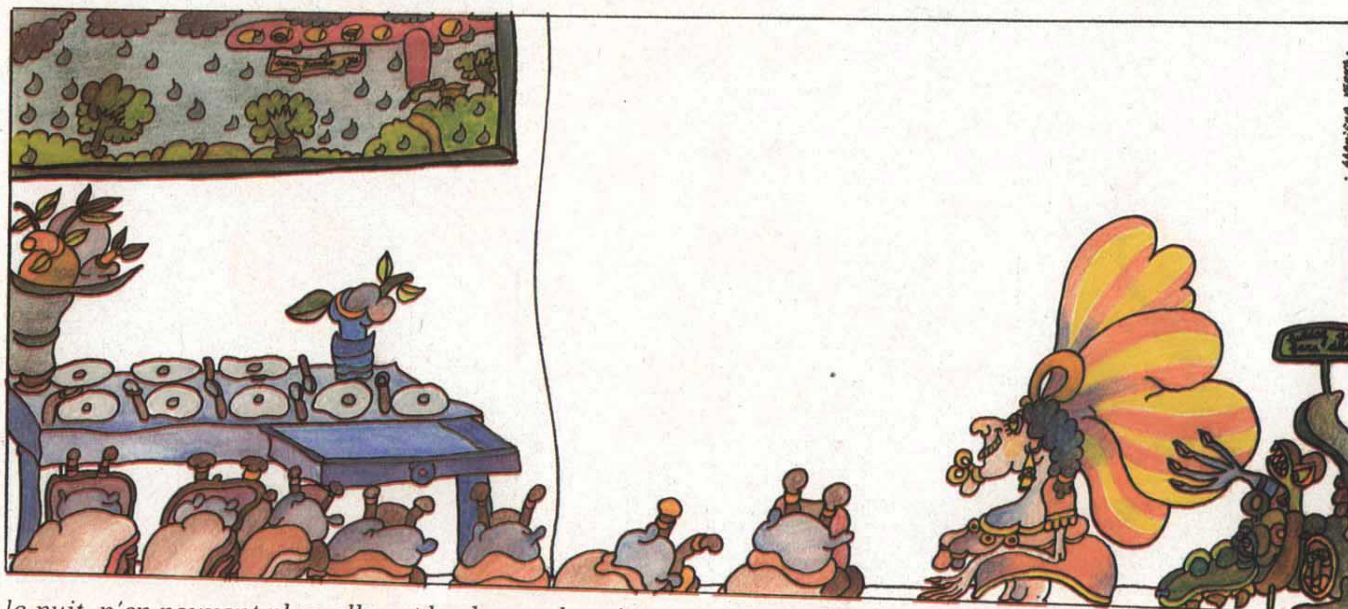
Comme un marcassin passait par là, il l'abattit et le dépouilla, rapportant son foie et ses poumons à la reine, en guise de preuve. Il fallut que le cuisinier

les mit au sel et les fit cuire, après quoi la mauvaise femme les mangea, croyant se repaître du foie et des poumons de Blanche-Neige.



Dans la vaste forêt, la malheureuse fillette était désespérément seule et tellement apeurée qu'elle regardait, pour ainsi dire, derrière chaque feuille

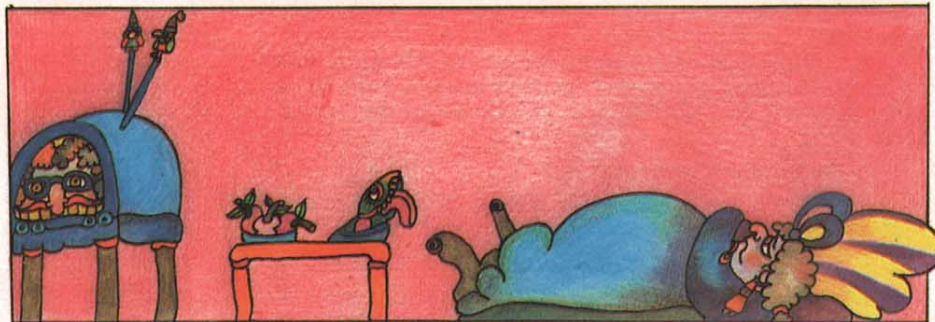
sur les arbres, ne sachant que faire ni que devenir. Tant que ses petits pieds voulurent bien la porter, elle courut ainsi droit devant elle, et quand tomba



la nuit, n'en pouvant plus, elle eut la chance de voir une toute petite maison où elle entra pour se reposer. Tout était petit dans cette maison en miniature, mais si propre et si charmant que c'est impossible de le dire. Il y avait une petite table qui était déjà mise, avec sa nappe blanche et sept petites assiettes ayant chacune son couvert : le petit couteau, la petite cuillère, la petite fourchette et le petit gobelet.

Sept petits lits s'alignaient côte à côte le long du mur, bien faits, et tous avec de beaux draps blancs et frais.

Blanche-Neige avait si grand-faim et si terriblement soif qu'elle prit et mangea un petit peu dans chaque petite assiette, puis but une gorgée de vin dans chaque petit gobelet ; à chaque place aussi, elle avait pris une bouchée de pain. Après, comme



elle était si fatiguée, elle voulut se coucher, mais aucun des petits lits n'était à sa taille : celui-ci était trop long, celui-là trop court, un autre trop étroit ;

bref, elle les essaya tous, et le septième enfin lui alla parfaitement. Elle y resta couchée, fit sa prière et s'endormit.



Les maîtres du petit logis ne rentrèrent chez eux que lorsqu'il faisait déjà nuit noire, et c'étaient les sept nains qui piochent et creusent les montagnes pour trouver les filons de minerais. Ils allumèrent leurs petites bougies et s'aperçurent, avec la lumière, que quelqu'un était entré chez eux, parce que tout n'était pas parfaitement en ordre ni exactement comme ils l'avaient laissé en partant.

- Qui s'est assis sur ma petite chaise ?, demanda le premier.
- Qui a mangé dans ma petite assiette ?, fit le deuxième.
- Qui a pris un morceau de mon petit pain ?, dit le troisième.
- Qui m'a pris un peu de ma petite potée ? s'étonna le quatrième.
- Qui a sali ma petite fourchette ?, questionna le cinquième.
- Qui s'est servi de mon petit couteau ?, interrogea le sixième.
- Qui a bu dans mon petit gobelet ?, s'inquiéta le septième enfin.



Le premier, en regardant un peu partout autour de lui, vit alors qu'il y avait un creux dans son lit et il s'exclama : « Qui s'est allongé sur mon petit lit ? » Les six autres accoururent et s'écrièrent tous, les uns après les autres : « Dans mon lit aussi, quelqu'un s'est couché ! » Tous, sauf le septième, toutefois, qui arriva devant son lit et vit Blanche-Neige qui y était couchée et qui dormait. Il appela les autres qui galopèrent jusque-là et poussèrent des cris de surprise et d'admiration en levant haut leurs pe-

tits bougeoirs pour éclairer Blanche-Neige.

- O mon Dieu ! O mon Dieu !, s'exclamaient-ils tous, la belle enfant ! Comme elle est mignonne ! Comme elle est jolie !

Leur joie était si grande qu'ils ne voulurent pas la réveiller et la laissèrent dormir dans le lit où elle était. Le septième nain s'en alla dormir avec ses compagnons, une heure avec chacun et la nuit fut passée.

Au jour, quand Blanche-Neige se réveilla, elle eut grand-peur en voyant les sept nains ; mais ils se montrèrent très amicaux avec elle et lui demandèrent ;

- Comment t'appelles-tu ?

- Je m'appelle Blanche-Neige, leur répondit-elle.

- Comment es-tu venue dans notre maison ?

Elle leur raconta que sa marâtre avait voulu la faire mourir, mais que le chasseur lui avait laissé la vie sauve et qu'elle avait couru toute la journée sans s'arrêter, jusqu'au moment qu'elle avait trouvé leur maisonnette.

- Veux-tu prendre soin de notre ménage ?, lui demandèrent les nains. Tu ferais la cuisine, les lits, la lessive, la couture, le tricot, et si tu tiens tout bien propre et bien en ordre, nous pourrions te garder avec nous et tu ne manquerais de rien.

- Oh ! oui, de tout mon cœur !, dit Blanche-Neige. (Et elle resta avec eux.)

Elle leur faisait le ménage et leur tenait la petite mais bien propre et bien en ordre, et les nains s'en allaient le matin chercher dans la montagne les minéraux et l'or ; ils ne revenaient qu'à la nuit, et il fallait alors que leur repas fût prêt. Toute la longue journée Blanche-Neige restait seule, et les gentils petits nains l'avertirent prudemment et lui



dirent : « Tiens-toi bien sur tes gardes à cause de ta belle-mère : elle ne tardera pas à savoir que tu es ici. Ne laisse donc entrer personne ! »

La reine, en effet, quand elle crut avoir mangé le foie et les poumons de Blanche-Neige, ne douta plus dans sa pensée d'être de nouveau la première et la plus belle du royaume. Elle s'en alla devant son miroir et lui parla :

Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume
Quelle est de toutes la plus belle ?

Alors le miroir répondit :

Dame la reine, ici, vous êtes la plus belle,
Mais Blanche-Neige sur les monts

Là-bas, chez les sept nains,
Est belle plus que vous, et mille fois au moins !



Elle se barbouilla le visage et se rendit méconnaissable en s'habillant comme une vieille colporteuse. Accoutrée et grmée de la sorte, elle passa les sept montagnes jusque chez les sept nains et frappa

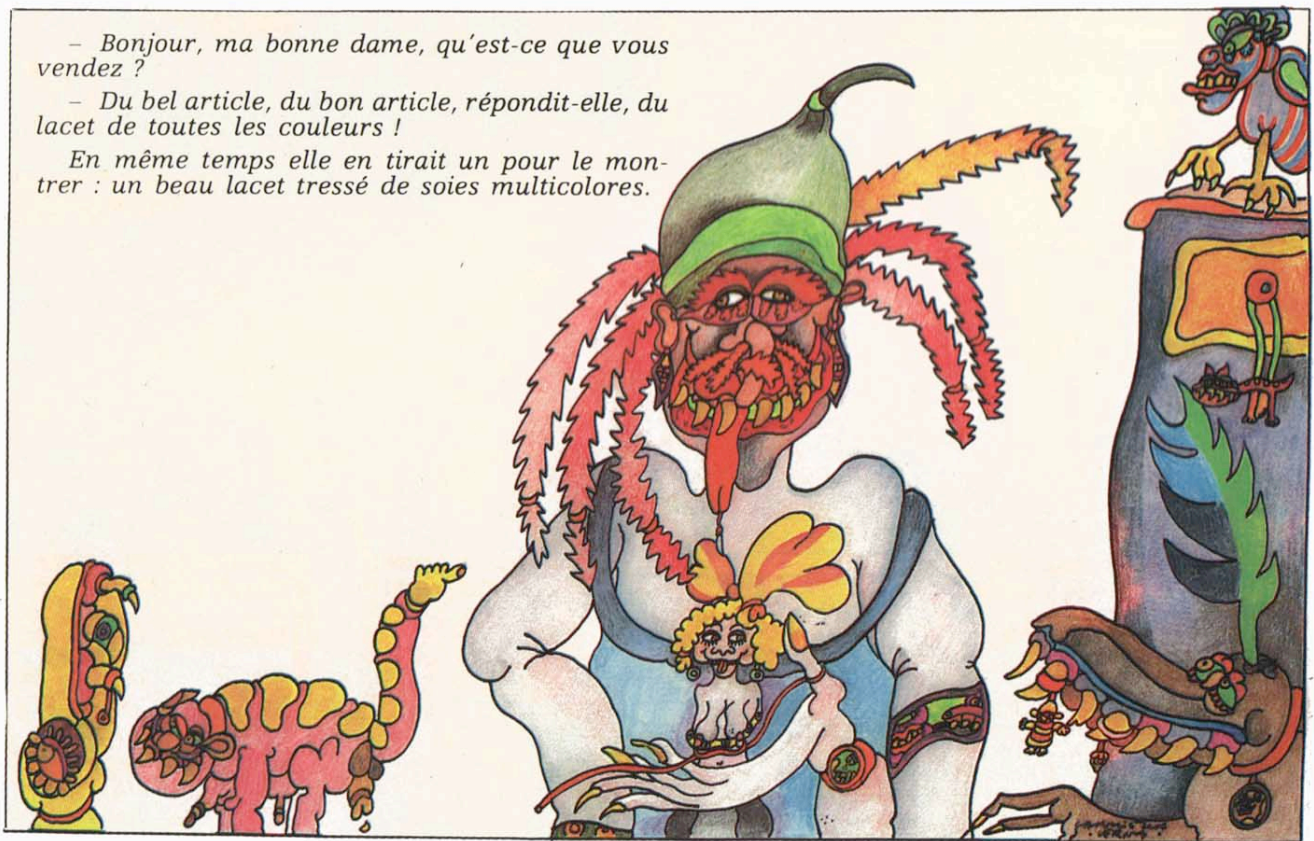
à la porte en lançant le cri de la colporteuse : « De beaux articles à vendre ! Rien que du beau, je vends ! »

Blanche-Neige vint regarder à la fenêtre et cria :

– Bonjour, ma bonne dame, qu'est-ce que vous vendez ?

– Du bel article, du bon article, répondit-elle, du lacet de toutes les couleurs !

En même temps elle en tirait un pour le montrer : un beau lacet tressé de soies multicolores.



Elle déverrouilla et la fit entrer pour lui acheter le beau lacet multicolore qu'elle voulait mettre à son corset.

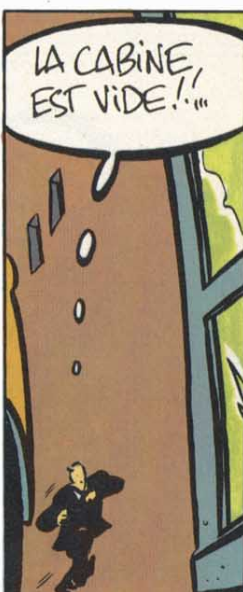
– Mais mon enfant, de quoi as-tu l'air ?, s'exclama la vieille. Viens ici, que je lace un peu proprement !

Blanche-Neige, sans méfiance, vint se planter

devant la vieille et la laissa lui mettre le nouveau lacet ; mais la vieille passa si vite le lacet et le serra si fort que Blanche-Neige ne put plus respirer, suffoqua et tomba comme morte.

– Et voilà pour la plus belle ! ricana la vieille qui sortit précipitamment.

(à suivre)





MAIS SIX ANS PLUS TARD, C'EST LE DRAME!... EN PLEIN HIVER PARIS EST INONDÉ!... LE FOND DE LA ROULOTTE CRAQUE!... LES BRAVES POISSONNIERS MEURENT SUR LE COUP D'UNE CON-GESTION DES PIEDS!!...



PAULETTE EN RÉ-CHAPPE DE JUSTESSE, S'ACCROCHANT À CE FAMEUX POISSON SÈCHÉ, JUSQU'ALORS PORTE-BONHEUR DES POISSONNIERS!...



MÈMÉ, ÂGÉE DONC DE ONZE ANS À L'ÉPOQUE, RESTE PENDUE À CE HARENG SÈCHÉ, DES HEURES DURANT, QUI LUI PARAÎSENT DES SIÈCLES, AVANT D'ÊTRE SECOURUE PAR UN GENTIL COCHER SENTIMENTAL...



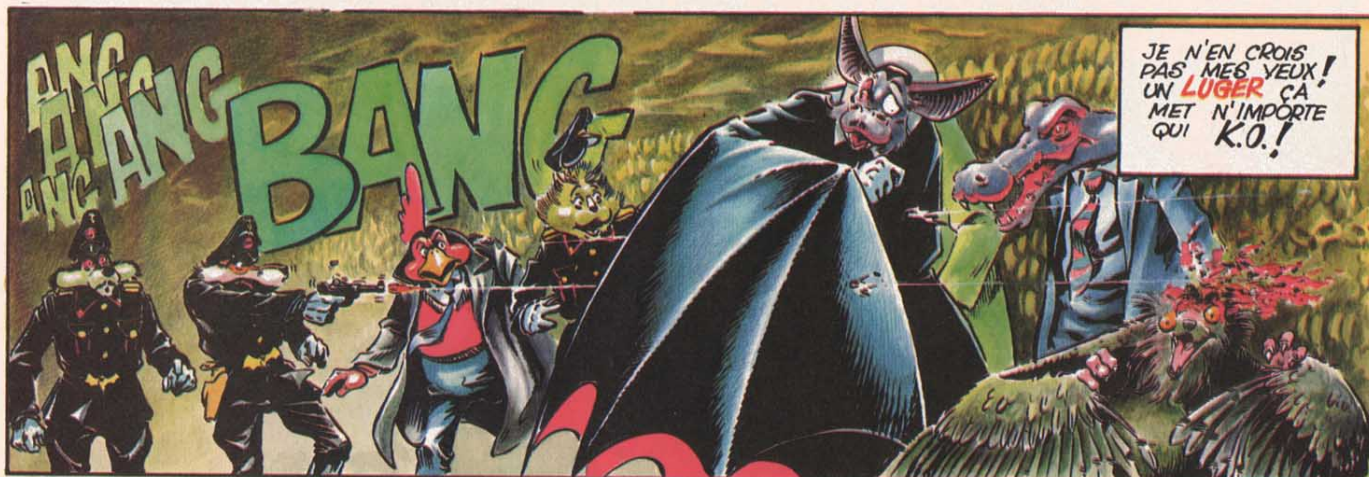
VICTOR LE COCHER, LE COEUR SUR LA MAIN, DÉCIDE DE L'ADOPTER, LA CROYANT DO-RÉNAVANT ORPHELINE. PAULETTE APPRENDRA À CIRER LES BOTTES ET LE PARQUET!... ET MALGRÉ LA DIFFÉRENCE D'ÂGE, ILS VÉCURENT EN COUPLE JUSQU'À LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE!...



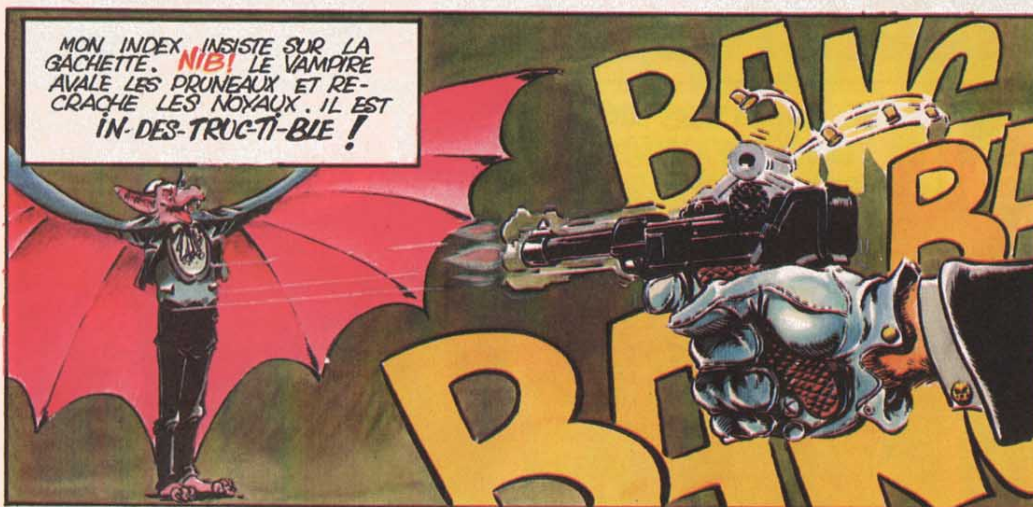
BON... VOUS M'EXCU-SEZ, MAIS... UNE, ENVIE PRESSANTE...







JE N'EN CROIS PAS MES YEUX !
UN **LUGER** CA MET N'IMPORTE QUI K.O. !



MON INDEX INSISTE SUR LA GACHETTE. **NIB!** LE VAMPIRE AVALE LES PRUNEUX ET RE-CRACHE LES NOYAUX. IL EST IN-DES-TRUC-TI-BUE !



TOUT EST FOUTU !



ÇA DEGENERER ! QU'EST CE QU'ON VA DEVENIR **CHANTECLER** ?

TOI, JE SAIS PAS, MAIS, MOI, JE ME CASSE !



MA RAGE IMPUissante NE ME FAIT PAS PERDRE LES PEDALES. J'AI COMPTE LES DETONATIONS ET JE SAIS QU'IL ME RESTE LA BASTON QUE JE RESERVAIS A L'IGNOBLE





LES MORFALOUS! A LA COMMUNALE, ILS SE BIGORNAIENT DÉJÀ POUR LA PREMIÈRE PLACE DU MARATHON SOCIAL. ILS ÉTAIENT LOIN DE SE DOUTER ALORS QUE LEUR PARCOURS ALLAIT CROISER PLUSIEURS FOIS CELUI DE CE CANCRE DE **GOUPIL**.
(VOIR POLAR DE RENARDI)

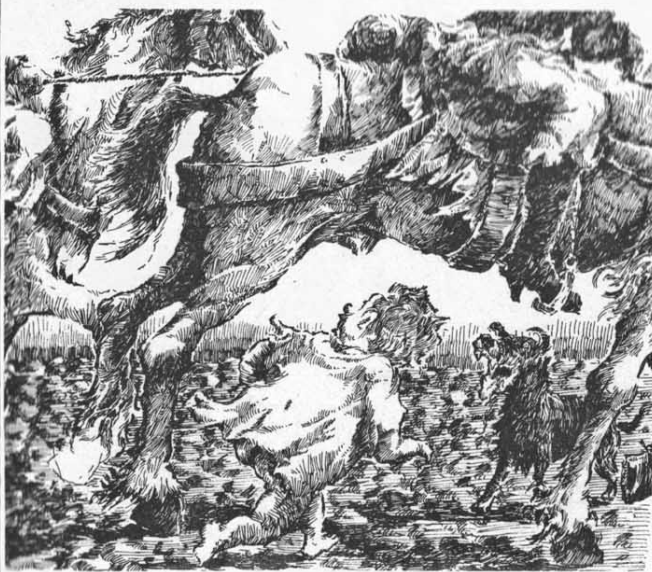


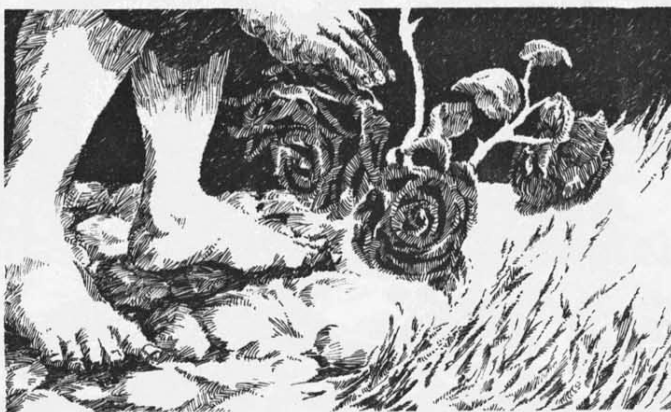
* PATRON DES POLICIERS!

Jean-Louis & Co -



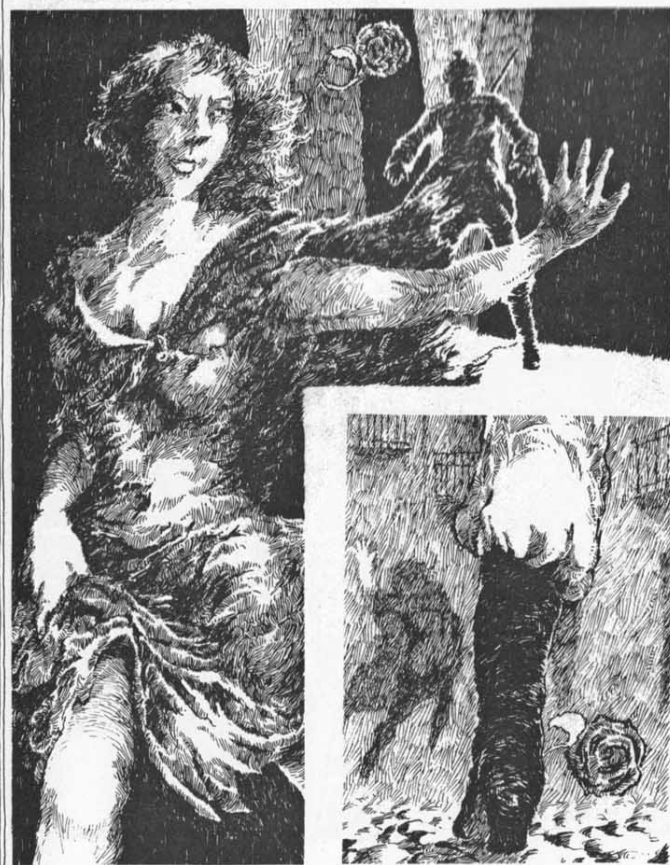






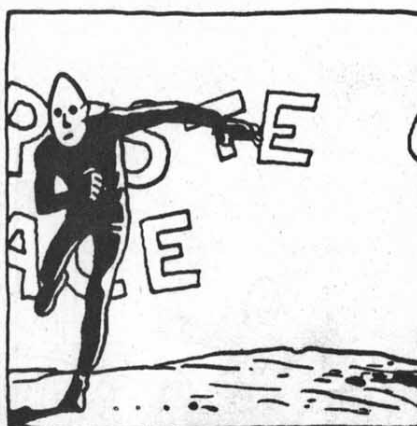


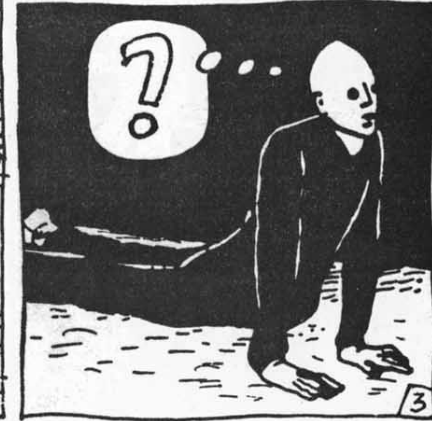


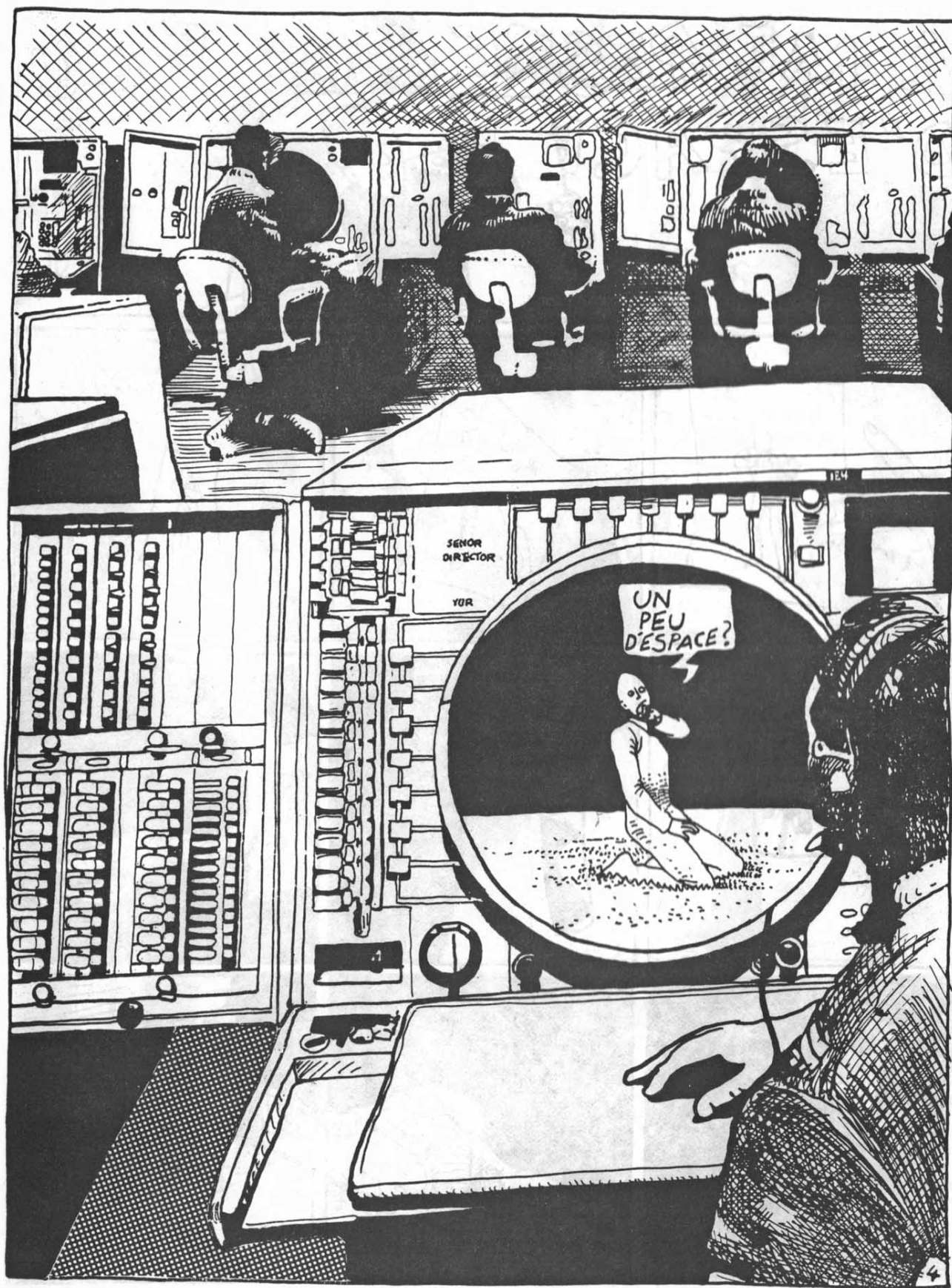


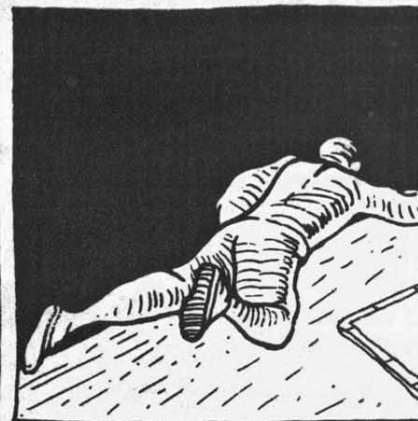
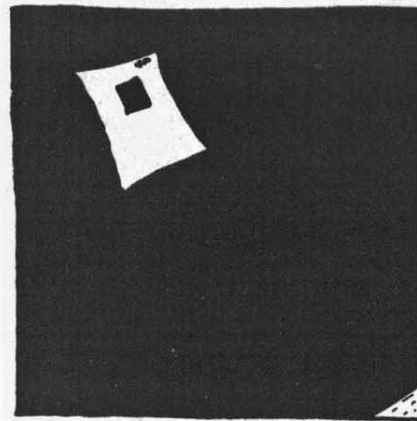
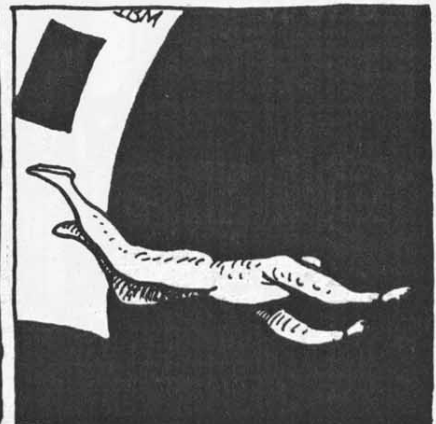
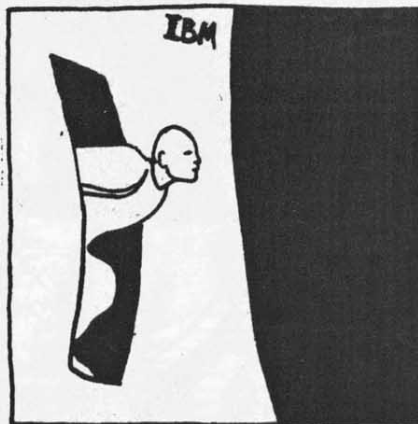
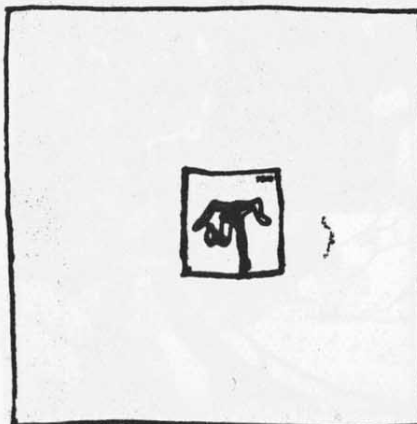
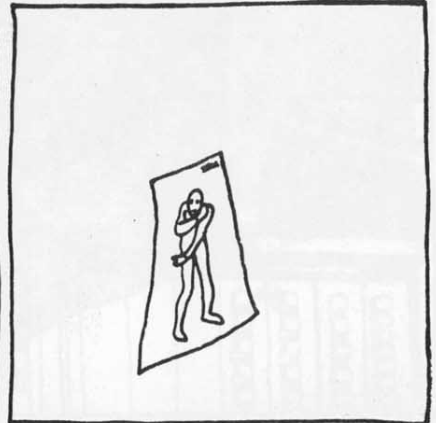
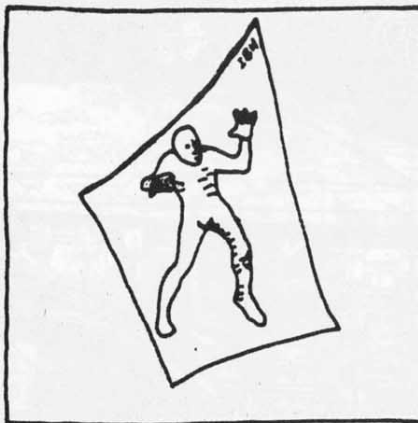
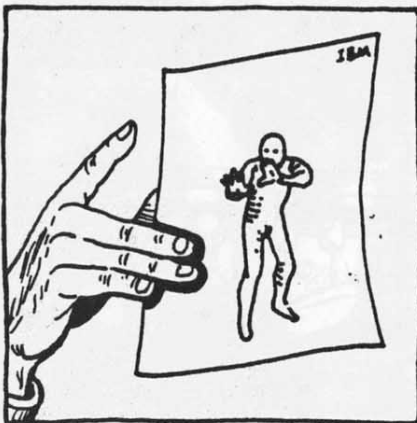
(à suivre)

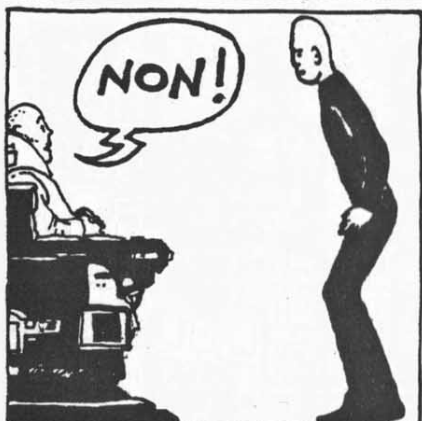
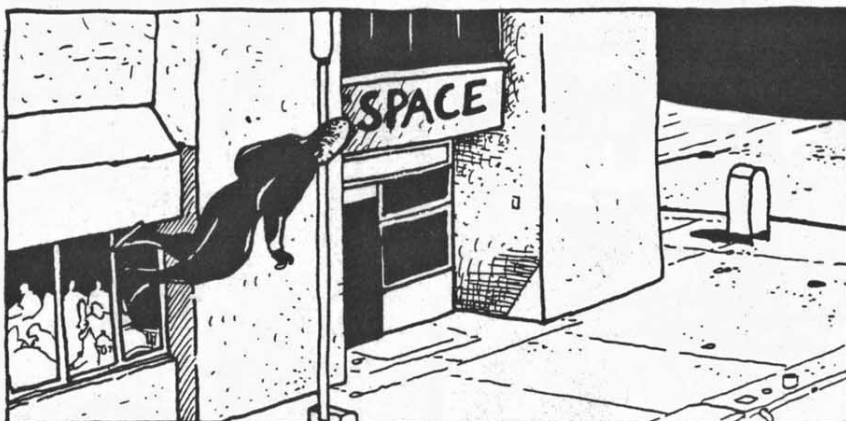


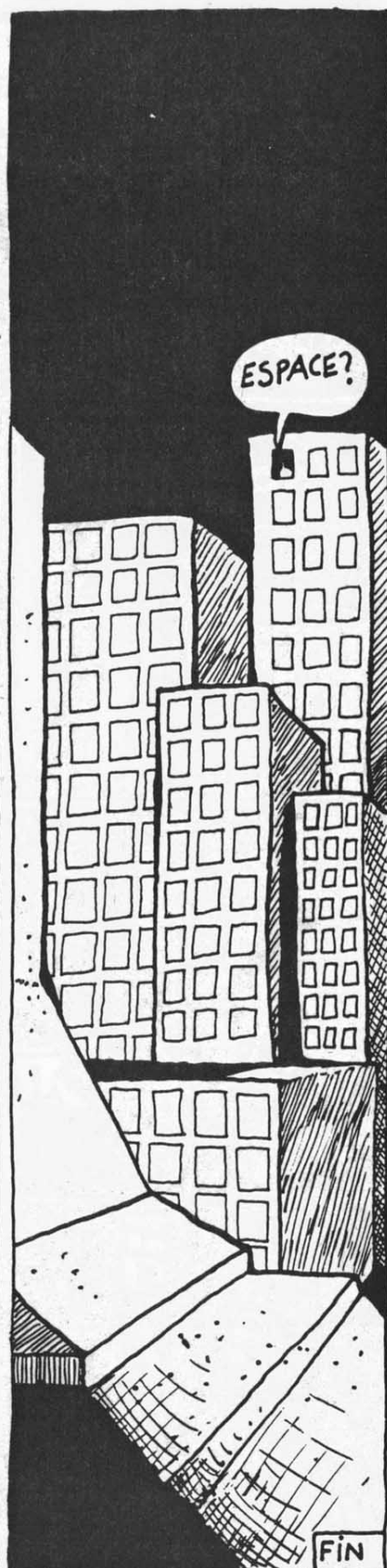


















mais maintenant, avant qu'ils nous mettent contre le mur, les mains au-dessus



de la tête, nous allons leur faire comprendre que ce n'est plus si facile...



Et ça continue...

les CARNETS français de la URALE BEAUTÉ ARTISTIQUE

PARIS ! PARIS ! (1)

ARNO BREKER n'a été, comme les trois quarts des artistes dont le seul capital est d'invention, que fort soucieux d'exploiter son talent au mieux de ses capacités et trop heureux de trouver en la personne de Hitler un mécène compréhensif et politiquement tolérant malgré l'illimitation de ses moyens répressifs (2). Nous noterons par parenthèse et à propos du souci d'utilisation des capacités, qu'il est tout de même remarquable qu'artistes et scientifiques qui décidèrent ou furent contraints de fuir la « peste brune » choisirent de s'exiler aux Etats-Unis plutôt qu'en Bulgarie ou en Patagonie... Certes, il a travaillé à l'édification plastique de l'idéologie nazie, mais de fort classique manière : tel le Grec que certains voyaient en Maillol Aristide, son maître. On lui doit, en tout cas, outre un don puissant de vision de la forme, une restauration du style qui combine sainement la nature et l'esprit. Et, à l'instar de Maurice Culot pour l'histoire de l'architecture, il est raisonnablement permis d'affirmer que l'histoire de l'art se serait écrite différemment si les régimes totalitaires n'avaient eu l'idée de donner à leurs répugnants projets politiques une façade culturelle néo-classique (Speer, Thorak, Breker) ou même authentiquement clas-

sique (la reconstruction des villages espagnols entre 1939 et 1949) (3).

Cela étant dit, et près d'un demi-siècle s'étant écoulé, on comprend mal les remous, suivis d'une pétition d'artistes indignés, qui ont interdit à Breker l'exposition Paris-Paris dans sa partie consacrée à l'Occupation... Il avait pourtant, en 1942, fait les beaux jours de l'Orangerie (4)...

Toutefois, et mis à part cette lacune documentaire que vous pallierez en vous rendant à Cologne pour visiter l'exposition « l'Art occidental et contemporain depuis 1939 » (5), Paris-Paris ne manque pas de charme... On le décèle tout particulièrement dans la longue avenue-vitrine du C.C.I. consacrée aux humbles objets de la vie quotidienne sous la botte de l'occupant abhorré. Des brochures, un abri en forme de cœur enluminé de la mention « Abri à deux places »... Des mouchoirs mettant en garde contre les bombardements d'un aveu : « Alerte ! mon cœur prend feu »... Des foulards représentant la France et prévenant l'intrus d'un « N'entre pas qui veut ! » ou le menaçant d'« aller pendre notre linge sur la ligne Siegfried »... Chaussures à semelles de bois articulées... Jeux de société : pliée, une feuille représente le portrait du Führer, dépliée, apparaissent quatre petits cochons (hi ! hi !)... Cher Centre de création

industrielle que tout cela est bien consolant... Et l'on songe au pitre Cocteau et à son « jusqu'ou peut-on aller trop loin... » qui déchaîne la haine de Cavanaugh dans son dernier livre (6).

Et avant ? Ben, avant, c'est le Front populaire et l'Exposition internationale de 1937 dont nous rendons grâce pour les restes à MM. Carlu, Boileau et Azema (Trocadéro) et à MM. Dondel, Aubert, Viard et Dastugue... (musée d'Art moderne)... le meilleur, curieusement, ayant été détruit.

(suite page 84)



Picabea 1941



Exposition de 37 : pavillon de l'agriculture (Charlotte Periaud et Fernand Léger)



Qu'ils
crèvent !

Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1981 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1971 ?

les CARNETS français DE LA URNAIE BEAUTE ARTISTIQUE

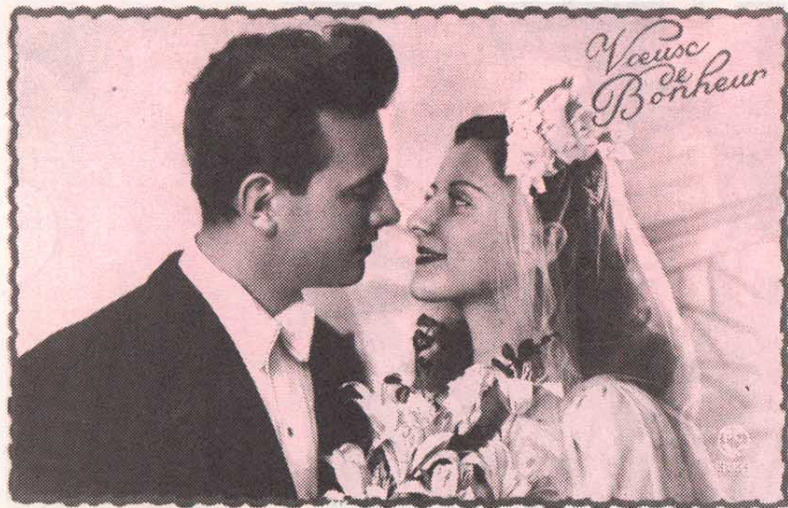
(suite de la page 82)

Et après ? Ben, après c'est « Reine d'un jour », l'émission radiophonique de Jean Nohain qui fait rêver la France (son leitmotiv interprété par le grand orchestre de Roger-Roger reste toujours plein d'entrain et de bonne humeur) et puis ce sont les médias et puis, bien sûr, la caravane publicitaire du Tour de France.

bien, il creuse avec soin le fossé sclérosé qui épargne l'intelligentsia de l'immense vague de vulgarité déferlant sur la France (7).

(1) Créations en France 1937-1957 au centre Georges-Pompidou. 28 mai-2 novembre, 5^e étage.

(2) Aux dénonciateurs de Josef Thorak qui avait dans sa jeunesse signé un manifeste communiste, le mégalo des camps de la mort ne fit-il pas cette réflexion paternellement indulgente « Vous savez, les artistes

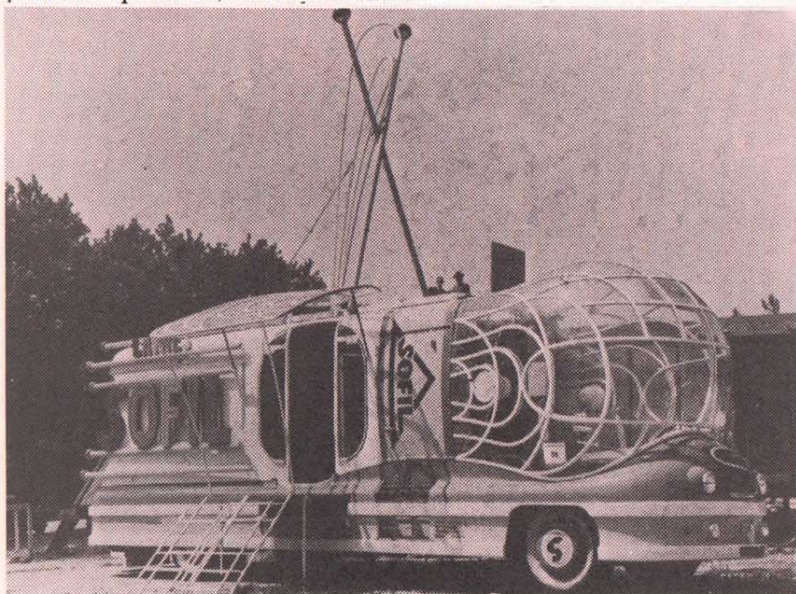


reine d'un jour

Et Sartre dans tout ça ? (Attention il s'agit d'une exposition pluridisciplinaire) Sartre ! Eh

sont des âmes simples. Aujourd'hui ils signent ceci, demain ils signeront cela...

(3) Maurice Culot « le Spectre du classi-



Un élément de la caravane publicitaire

cisme », « CNAC magazine », mars-avril 1981.

(4) O. Ingratitude...

(5) Depuis la fin mai. Secrétariat, 2, Richardstrasse, 5000 Cologne.

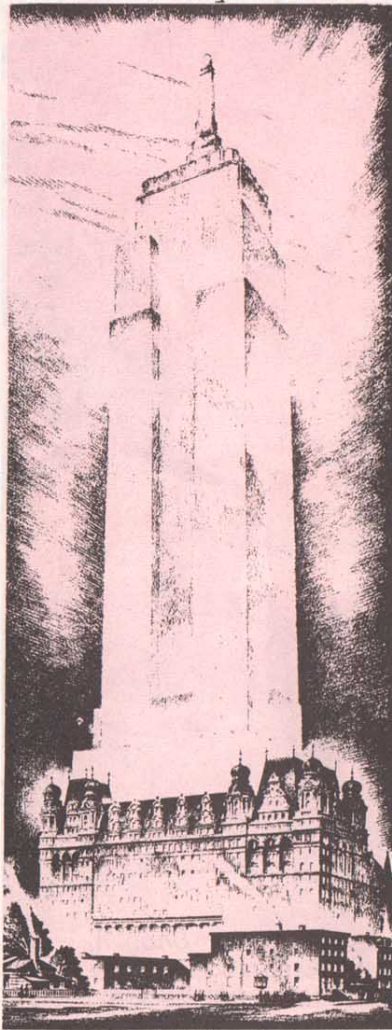
(6) « Bête et Méchant » (Belfond), une note bienvenue à la page 257.

(7) Depuis que Sartre est mort, tous les bas le démolissent, son « fils rebelle » le premier.

UN CINQUANTENAIRE

La logique du plan est très simple. Au centre, un certain volume, agencé de la manière la plus compacte possible, contient les circulations verticales, les sanitaires, les gaines de ventilation et les couloirs. Tout autour s'articule un espace de bureaux de 8,5 m de profondeur. La taille des étages va en diminuant à mesure que le nombre des ascenseurs décroît. En fait, c'est une pyramide d'espace non commercial entourée d'une pyramide de bureaux à louer.

Qui donc tient ces limpides propos ? Et de quel monument éclairent-ils l'implacable dua-

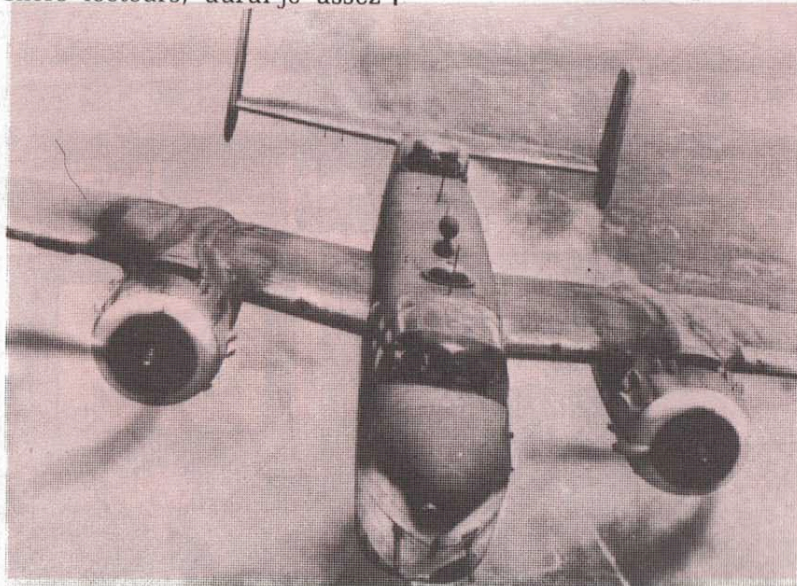


Des ruines de Waldorf... suite de la légende

lité ? Ils sont de William F. Lamb, un architecte dont l'histoire n'a pas cru devoir retenir le nom... Ils expliquent *The General Design of The Empire State Building* (1), un aimable gratte-ciel dont W.F. Lamb se trouve fort à propos être l'heureux maître d'œuvre.

Chers lecteurs, aurai-je assez

les CARNETS français de la URBIE BEAUTÉ ARTISTIQUE



Saisi par un employé des étages... voir suite de la légende

de charismatique influence sur vos mémoires capricieuses pour les inciter à dignement célébrer le cinquantenaire du premier exemple d'architecture automatique et premier cas de cannibalisme architectural (2), sis dans l'île-laboratoire de la technologie du phantasme, la mythique Manhattan ? Je l'espère ! Car, à l'heure où j'écris ces lignes, la noble façade vient tout juste d'avoir un demi-siècle d'âge... Cet immeuble dépassant par la taille tout ce qui avait jamais été construit par l'homme ; surpassant dans sa simple beauté tous les autres gratte-ciel à cette date, jamais conçus. Et, satisfaisant dans son agencement intérieur aux exigences les plus rigoureuses du plus difficile des locataires, se devait d'apparaître, selon les vœux de ses promoteurs, dans tout l'éclat de sa beauté première à d'arrière-petits-enfants éblouis... Pour ce faire, un acier nickel-chrome sera utilisé, un nouvel alliage qui ne se ternirait jamais et ne perdrait rien de son éclat. Les ombres disgracieuses si souvent provoquées par des fenêtres trop en retrait, et qui peuvent gâter la beauté naturelle des lignes, seront ici évitées par la pose sous tenture de fenêtres encadrées de minces châssis

métalliques. De façon à ce que rien, pas même les jeux d'ombres, ne puisse briser l'élan spontané de la tour. Certes, l'exorbitante dimension de cette enveloppe d'un rêve sans contenu ne laissait pas d'inquiéter et resurgissaient les ancestrales terreurs... Le poids pharamineux de l'édifice n'allait-il pas crever l'écorce terrestre et se perdre en quelque cyclopéen naufrage au cœur incandescent de notre terre ? Non ! « L'Empire State ne constituait pas une charge supplémentaire pour le sous-sol. Au contraire, la masse inerte de terre et de roches placées là par la nature avait été creusée et déblayée par l'homme qui lui avait subtilement substitué une charge utile sous la forme d'un édifice... »

Non ! Rien ne devait entraver cette entreprise de conquête financière du sol et du vide... Ni priver nos sensibilités si vives d'une montagnarde visite à son sommet, spectaculaire, quoique... de ce spectacle, il se soit fallu de peu qu'un aviateur étourdi nous frustre, nom de Dieu ! Dans l'opacité d'un matin de juillet 1945, un bombardier, un North American B-25 Mitchell – le meilleur bombardier moyen de la dernière guerre –, trace sa route avec

peine au travers des fûts monstrueux de l'immobilière forêt new-yorkaise... A l'instant même où, d'un ton suppliant, il confie à la tour de contrôle qu'il y a tellement de brouillard qu'il ne voit même pas l'Empire State Building, de plein fouet, il le percute en son soixante-dix-neuvième étage !

Hors les dégâts en hommes et en biens mobiliers... le géant, l'Empire, refuse de seulement frémir. Aaaaah ! Le superbe équilibre statique dû au surdimensionnement forcené mais sage de ses structures !

(1) Architectural Forum, janvier 1931.

(2) Cannibalisme ? Oui, cet immeuble fut, en effet, lithophage ! En avalant ses prédécesseurs ; dont l'ancien, le premier, Waldorf-Astoria qu'il fit détruire pour s'en nourrir. Comme si, ce faisant, l'édifice cannassier voulait s'incorporer la puissance et la vie des occupants préalables du site et, à sa manière... (propre), perpétuer leur mémoire. Lichtenberg avait bien raison d'écrire : « C'est de la poussière de diamant qui sert encore à polir les autres quand elle ne brille plus elle-même. »

**DE MICHEL-ANGE
A GÉRICAUT...**

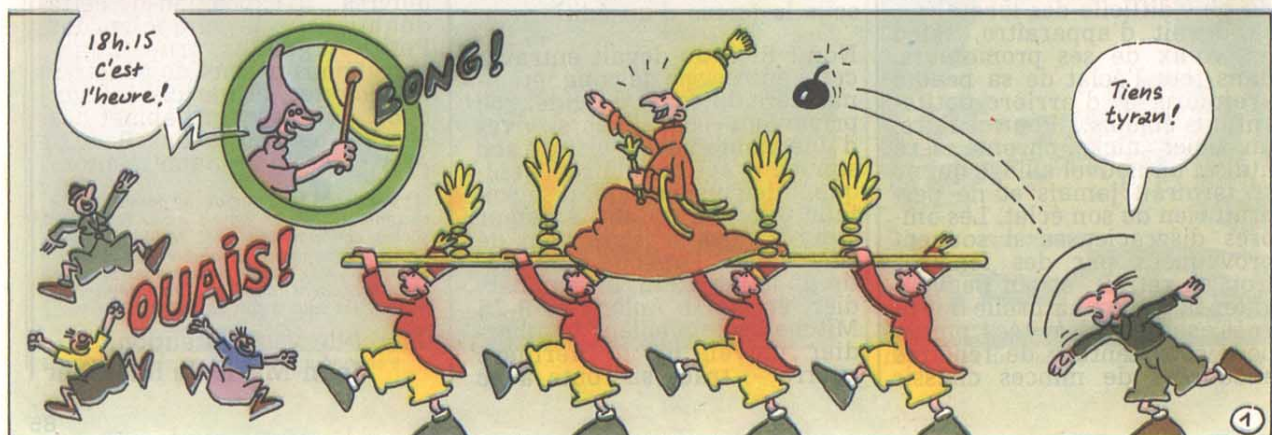
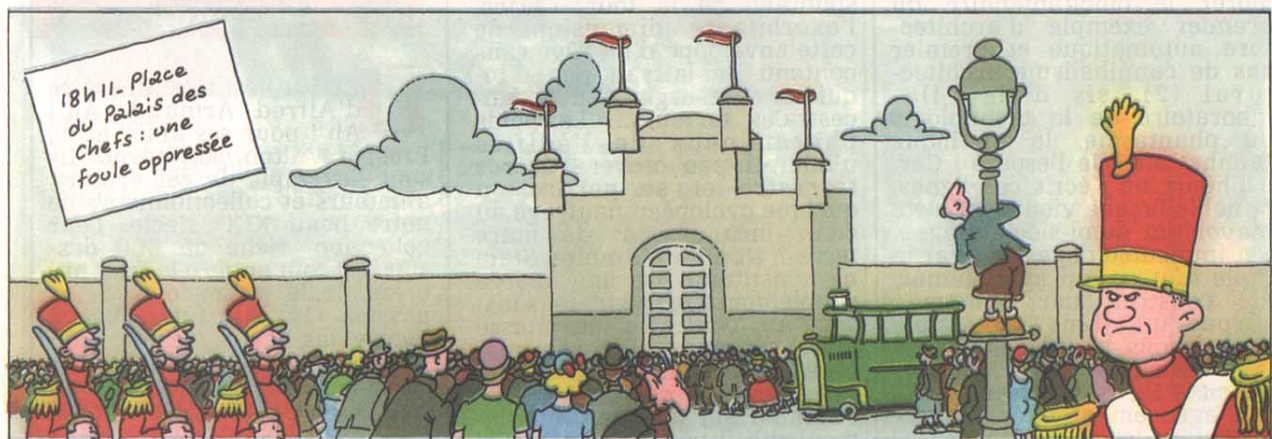
UEL fut l'esthète itinéraire d'Alfred Armand (Ah ! Ah ! pour ses amis) et de Prosper Valton, son neveu. Ils sont l'exemple de ces érudits, amateurs et collectionneurs de notre beau XIX^e siècle. Leur collection, riche de 600 dessins, est tout entière le fruit hybride de la patience et de la passion (1). Elle fut léguée à l'école des Beaux-Arts en 1906 par la prude veuve de Prosper Valton, qui n'avait jamais fort goûté l'érotisme latent présidant aux choix de « certaines » œuvres... L'exposition de cette donation à la chapelle des Petits-Augustins (rue Bonaparte) nous permet de pénétrer les secrètes, et parfois équivoques, richesses du Cabinet des dessins de l'école des Beaux-Arts. Merci, Madame Valton.

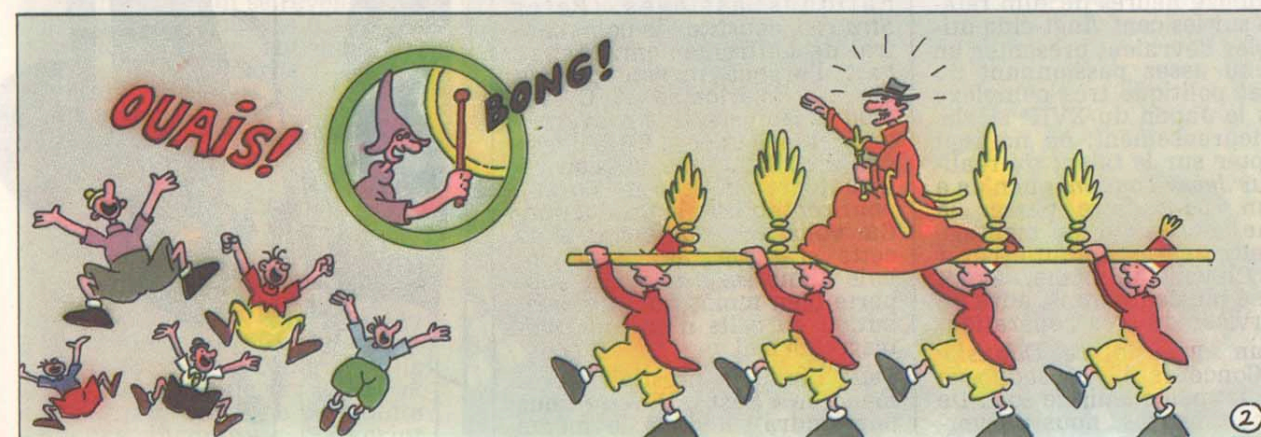
(1) A propos de fruit de la passion, vous recommanderai-je jamais assez le délicat sorbet confectionné avec la pulpe généreusement aqueuse de ce bienfait des tropiques... Celui que les Boucheries Bernard nous proposent (dans quel monde vivons-nous ?) est tout à fait satisfaisant.

Merci de votre attention.

Jean-Marie de Busscher

Coup monté







COMME promis, au programme du jour voici des images colorées, de l'action, des beaux sentiments et des pellicules.

TV EPICS

« Shogun », à l'origine un immense best-seller de *James Clavell*, adapté en série de douze heures pour la chaîne NBC. Nous autres, pauvres continentaux, serons réduits à l'entrevoir sous la forme d'un film ordinaire. Cette pratique va se généraliser pour les séries américaines, et on n'y peut malheureusement rien. Que va-t-il rester de la saga imposante de John Blackthorne, premier Européen à accéder au statut de samourai au Japon ? Capitaine d'un vaisseau naufragé sur les rivages inconnus du pays des petits hommes jaunes, Blackthorne sera incarné par *Richard Chamberlain* (« Colorado », « la Tour infernale », « les Trois Mousquetaires »). Il évoluera parmi les seigneurs de la guerre locaux vers l'an 1600, au milieu des manœuvres politiques déchirant les clans. *Toshiro Mifune* jouera le puissant Tokanaga, visionnaire luttant pour le shogunat, la plus haute autorité militaire au Japon à l'époque. Pour ne pas choquer le public américain, Mifune trahira la traditionnelle coutume qui obligeait les samourai à se raser la tête !

Les douze heures de film retenues sur les cent vingt-cinq utilisables devraient présenter un tableau assez passionnant du climat politique très complexe dans le Japon du XVII^e siècle. Malheureusement, on ne peut compter sur le talent du réalisateur *Jerry London*, qui n'en a aucun, pour faire passer la même chose dans un montage de deux heures. Il faut espérer que *Clavell* lui-même, ayant réalisé plusieurs films, aura pu superviser de près l'opération. Sur un script de *Joel Oliansky* (« le Concours »), « Masada » va subir le même sinistre sort. De ses huit heures, nous ne ver-

rons encore que deux et demie à peine. Production TV la plus coûteuse jamais filmée, « Masada » recrée l'un des plus sanglants épisodes de l'histoire : le suicide de 960 juifs assiégés par 5 000 soldats romains sur le rocher de Masada, en plein centre de la mer Morte. Le siège dura six mois, en l'an 74 après Jésus-Christ. Le budget de 21 millions de dollars (un de plus que « Shogun ») a permis d'assembler plus de 6 000 acteurs, figurants et techniciens sur le tournage. Un nombre impressionnant, autant que les effets spéciaux et les nombreux éléments de décor construits spécialement pour l'occasion : catapultes, tour d'assaut métallisée, et même un bélier de pierre pesant quatorze tonnes ! Sous l'égide du réalisateur *Boris Sagal* (« le Riche et le Pauvre »), le tournage se déroula en Israël et fut, paraît-il, un enfer : la chaleur attint les 45 degrés sans ombre, et des figurants s'évanouirent sans cesse ; le camp romain et ses tentes furent balayés par le vent et réduits à néant à trois reprises ; les acteurs tombèrent malades ; seuls les figurants bédouins s'en sortirent indemnes. Dans le rôle du général romain Cornélius Flavius Silva, *Peter O'Toole* sera déchiré entre son devoir de commandant de la dixième légion et sa morale personnelle. La confrontation qui l'oppose à Eleazar ben Yair, chef des fanatiques assiégés (*Peter Strauss*), constitue le point central de l'affrontement. Malgré tout l'argent investi par la chaîne américaine ABC, les studios Universal, le gouvernement israélien et la BBC, il faudra distribuer une version cinématographique en Europe pour rentabiliser la production. Car voilà la raison évidente de cette pratique : la vente globale d'une série télévisée rapporte bien moins que la distribution en salle d'un long métrage normal.

Sans doute le prestigieux remake de « East of Eden » nous parviendra-t-il dans le même

état de mutilation. Cette minisérie de sept heures devrait adapter le roman monumental de *John Steinbeck* beaucoup plus fidèlement que le film



d'Elia Kazan où James Dean bouleversera une génération. Il s'agit en fait de transcrire pour le petit écran la totalité du roman, de l'après-guerre de Sécession jusqu'aux années 1910. Un personnage qui gagnera beaucoup à ce développement est celui de Cathy Ames, la mauvaise femme qui détruit les hommes pour arriver à ses fins (gasp !). Le rôle a finalement échoué à Jane Seymour (« Somewhere in Time ») après bien des délibérations. A ses côtés, on trouvera Karen Allen, les frères Sam et Timothy Bottoms, Lloyd Bridges et j'en oublie. L'atout principal de cette production de 11 millions de dollars, c'est son metteur en scène, le canadien Harvey Hart qui a toujours su se montrer sensible et intelligent. Voilà qui nous change des deux autres, tous deux épais et plutôt lourds ! Quant à savoir ce qui nous parviendra en définitive de ces téléfilms, seul l'avenir le dira...

COMIC-BOOKS

En cherchant des sujets de films pour Hollywood, de brillants *executives* ont eu l'idée d'utiliser les héros les plus populaires de ce bastion culturel américain, la bande dessinée. Bien sûr, ce n'est pas très neuf. Déjà, « Flash Gordon » avait été adapté en 1938, et par des gens autrement talentueux que Mike Hodges ! Et surtout que personne n'ose comparer l'incroyable crétin héros de ce film-là à Buster Crabbe, ou je sors mon désintégreur spatial. Souvenez-vous aussi du sublime « Prince Valiant » en 1954, et tant d'autres. Eh ! bien, pour commencer, ce grand artiste qu'est Robert Altman a été choisi pour tourner l'adaptation du « Popeye » d'E.C. Segar. Film sorti depuis quelque temps déjà aux USA, qui arrivera ici vers décembre prochain, et qui se révèle assez pénible, en dépit des dialogues de Jules Feiffer, autrefois publiés dans « Charlie ». « Little Orphan Annie », strip archiconnu des années 1930, produit par Ray Star, coûtera 25 millions de dollars et sortira en été 1982. La réalisation, d'abord confiée à Randall Kleiser (« Grease », « le Lagon bleu ») en sera assurée par John Huston (on l'a échappé belle !) qui dirigera Carol Burnett et, dans le rôle de Daddy Warbucks, Albert Finney. « Brenda Starr, reporter » ne sera pas incarnée par Bo Derek (ouf !) mais par une débutante encore inconnue. Le script



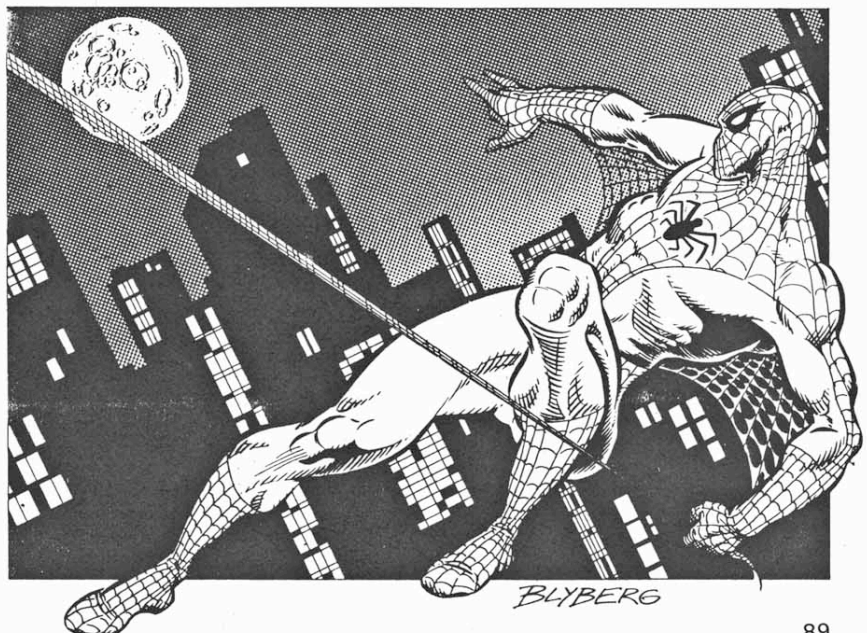
d'Ernest Lehman (« la Mort aux trousses ») sera fidèle à la bande de Dale Messick, vieille de quarante ans déjà. Le brave Richard Fleischer (« Soleil vert ») aux commandes emmènera Brenda, ingénue sophistiquée et vulnérable, autour du globe pour seize semaines de tournage en Suisse, Yougoslavie et à New York. L'archétype du strip d'aventures, « Terry and the Pirates », bénéficiera d'un budget de 14 millions de dollars. La Chine vers 1935, les Orientaux maléfiques, les femmes d'une stupéfiante beauté... C'en est trop ! Le producteur Russell Rouse et le dessinateur Milton Caniff s'estiment en tout cas satisfaits de la première version du scénario. Un super-héros des Marvel Comics, le « Silver Surfer », traduit en France dans « Strange et

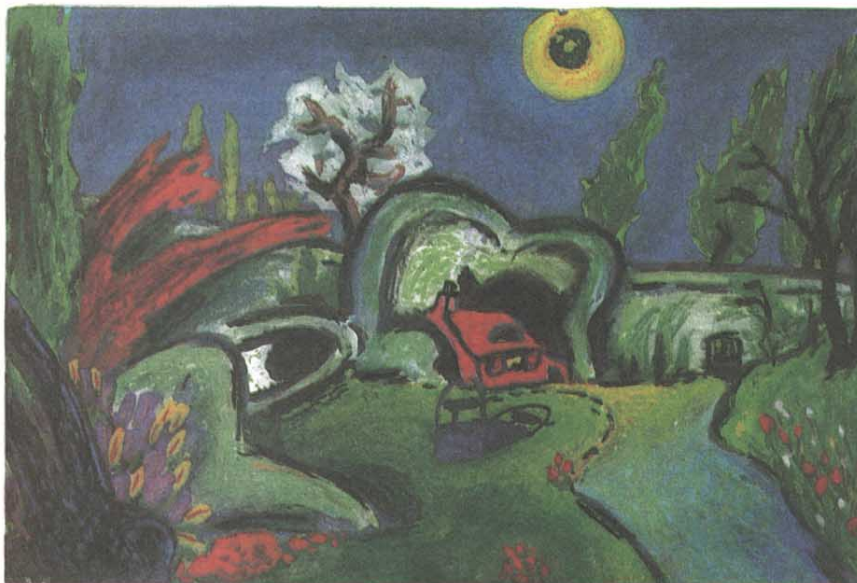
Nova », sera cinématisé sous peu lui aussi. L'idée d'un ahuri en costume d'aluminium glissant au milieu des travelling mats debout sur une planche à de quoi nous réjouir, esthètes que nous sommes !

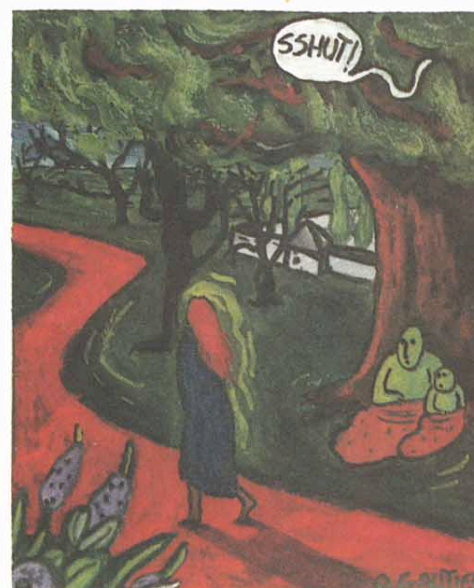
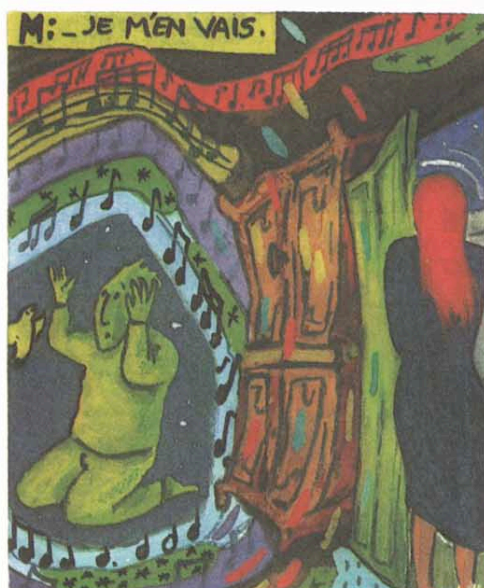
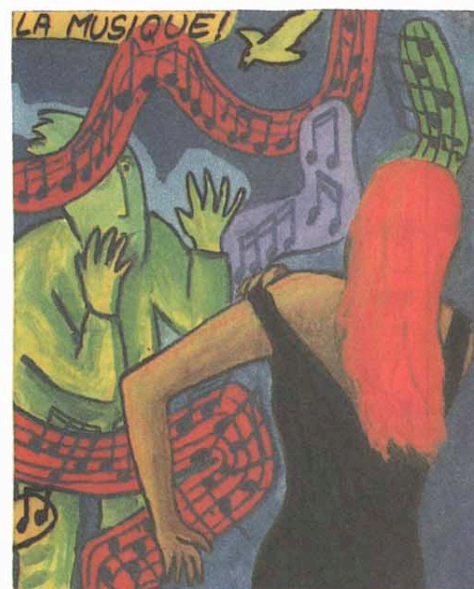
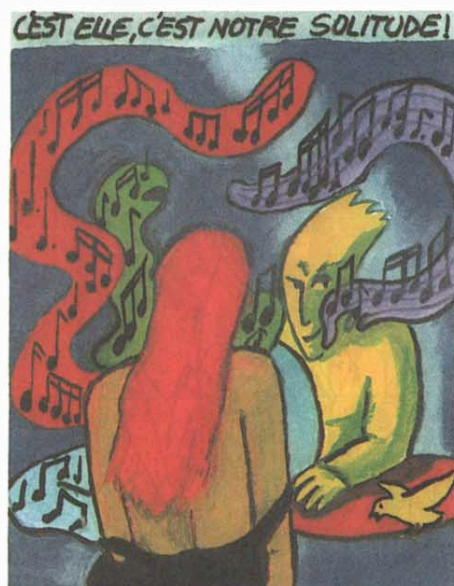
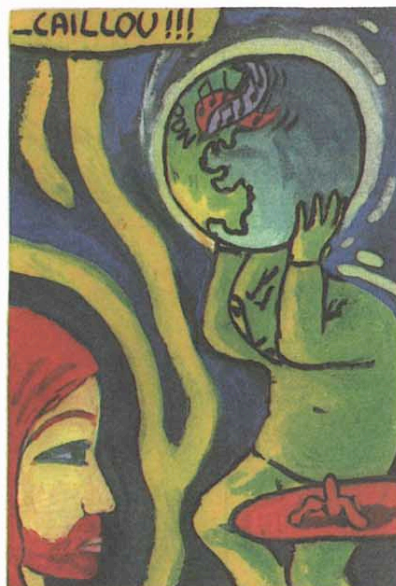
COMIC-BOOKS II

Et parmi les vraies bandes dessinées, que se passe-t-il ces temps-ci ? Dans les journaux américains qui publient des strips quotidiens, on peut depuis quelques mois suivre la série « Dallas », remarquablement nulle et presque pire que son équivalent télévisé, si faire se peut. Le dessin en est dû à Ron Harris, ancien des studios Hanna-Barbera, on comprend qu'ils aient voulu s'en débarrasser. Le strip « Stars War » quotidien a été repris en février dernier par Al Williamson et Archie Goodwin, collaborateurs de longue date sur « Secret Agent X-9 ». Williamson avait déjà dessiné l'adaptation de « L'empire contre-attaque » pour Marvel Comics, ce qui en fait un familier de l'esthétique « Stars War ». Des *reprints* de planches de Burne Hogarth des années 1940 ont remplacé les pages originales que fournissait Gil Kane à la bande du dimanche de « Tarzan » depuis 1979. Les bandes quotidiennes étaient déjà des rééditions de strips des années 1950 depuis plusieurs années. Kane, de son côté, va continuer son strip de science-fiction « Star Hawks » que vous devez connaître ! Il ne fera cependant pas le strip du « Lone Ranger » dont la sortie devait coïncider avec celle

(suite page 92)







(à suivre)

(suite de la page 89)

du film. On envisage même, dit la rumeur, de créer une bande quotidienne des « Muppets ».

Les comic-books réguliers des deux grandes compagnies (Marvel et DC) planant dans une routine quasitotale, certains artistes préfèrent expérimenter de nouvelles techniques dans des formats différents du traditionnel comic de trente-deux pages. La Trans Continuity, firme créée par le dessinateur Neal Adams, va se spécialiser dans la production d'albums de type français. Six titres sont prévus pour l'instant : « Freak Show », une histoire d'horreur classique proche de Tod Browning, sera illustrée par Berni Wrightson, l'héritier de la tradition EC des années 1950 (voir son « Swamp



Thing » au début des années 1970 chez DC), un maître absolu de l'horreur. Le scénario sera de Bruce Jones, lui-même dessinateur d'occasion, si je puis dire. Neal Adams se réserve « Frankenstein, the Were-Wolf and Dracula », une autre histoire d'horreur dont il sera l'auteur complet. A l'origine une bande de seize pages, « Frankenstein... » verra sa longueur tripler. « Riders of the Galaxy » est un western de science-fiction (?) écrit et illustré par Ed Davis qui paraît fort laid à première vue. Un nouvel épisode de « Cody Starbuck », le puritain des étoiles, sera conçu et dessiné par Howard Chaykin, créateur de ce héros. Les deux derniers projets sont moins conventionnels : « Bucky O'Hare, un strip de fantasy/funny animal, viendra de l'imagination de Larry Hama, editor chez Marvel et de la plume de Michael Golden, le dessinateur responsable du succès de la série « Micro-nauts » chez ce même Marvel ; et « Tippytoe Jones », bande dont je ne vous révélerai rien cette fois-ci. La bonne nouvelle est que ces histoires paraîtront en Europe bien avant d'arriver aux USA, chez Dargaud ou Dupuis par exemple. Attendons-les de pied ferme pour la fin 1981 !

John Headline



ALAIN EST UN FAN DE HARD

Alain a seize ans. Il va au Lycée Porte Clichy. C'est pas loin de chez lui. Il habite Porte de Clignancourt.



Alain a les cheveux mi-Longs, une veste de treillis des gardiens et un sac 'US' avec marque TRUST... Ça ne plaît pas à tout le monde.



En classe, il se fait chier. Mais alors, pour se détendre? 'Ben je claque mon fric au Flip, à la Sortie...'



La révélation de sa vie, ça a été le hard rock, le 'heavy metal': ce rock lourd, hargneux et rapide qui balaye tout...

Cette musique violente lui plaît. Il y retrouve ses élans d'agressivité contre ses parents, ses professeurs, la 'société', quoi.



'Alors', dit-il, 'quand j'en ai ras le bol, je met un bon Ted Nugent, j'allume une mariboro et je me défoule'. En effet, il bat la mesure en tapant sur ses genoux.

Sa petite amie s'appelle Josiane. Elle est un peu plus âgée: 18 ans, et travaille au marmouth de Rosny 2 comme caissière du rayon hygiène...



Bien sûr, il l'emmène sur sa mobylette et lui passe tous ses disques de hard. Mais ils ont aussi des moments tendres.



Son problème est qu'elle ne veut 'pas encore' faire l'amour avec lui. 'On verra', a-t-elle dit.



En fait Josiane s'abandonne souvent à son chef de rayon, monsieur Félix, à la pose sandwich de 10h. Mais Alain ne le sait pas et il espère qu'un jour...

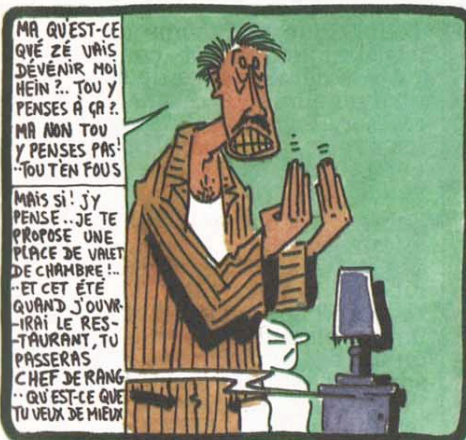


Ça n'empêche pas Josiane de maudire la société et ses injustices avec Alain. Ils ont manifesté pour l'avortement.

Ils ont été au concert de Trust. Ils avaient fumé un peu de shit avant. 'Ça dégagait sec', dit Alain. 'Ouais, c'était super', renchérit Josiane...





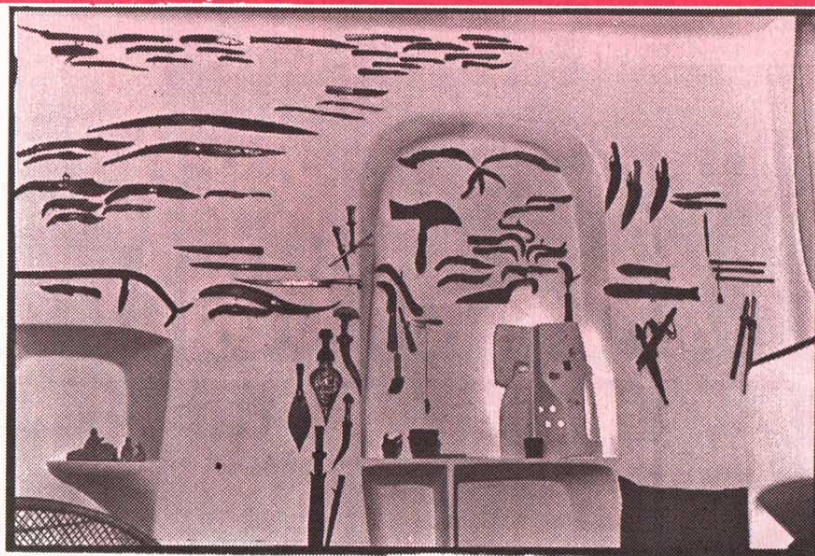




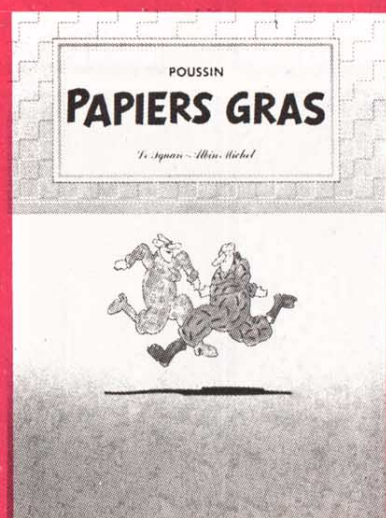
Couteaux :

- arabe,
- d'Albacète (représentant la jambe du matador),
- corse, à inscription (« Que ma

blessure soit mortelle »),
 - poignard de grand-mère (la blessure ne se ferme jamais),
 - et d'autres.



VIENT DE PARAÎTRE
 AUX ÉDITIONS
 LE SQUARE : ALBIN MICHEL



LES deux murs blancs en sont pleins. « Ils se sont groupés comme les gens, mes couteaux. J'en ai plusieurs qui en ont attiré d'autres. » Elle n'en a pratiquement pas acheté. « Je ne suis pas une acheteuse. Moi, je fabrique. » Valentine Schlegel habite une maison qu'elle a construite elle-même. Elle a été céramiste puis sculpteur, marin, pêcheur, jardinier. « Je me suis rendu compte que, pour tout ce que j'aimais, il me fallait des couteaux. » Un jour on lui a offert un couteau espagnol ; il était trop gros. Elle l'a accroché au mur, puis les amis lui en ont apporté d'autres. Elle les a regroupés par formes.

Son rêve, c'est de pouvoir en fabriquer elle-même, comme objets d'art. « J'aime les couteaux de jardin - ce sont ceux qui ont les formes les plus courbes et qui se rapprochent le plus de ce que je fais en sculpture. » Elle en a plusieurs faits à la main - l'art primitif l'attire.

« Ma collection est venue comme ça. J'y pense pas, j'en parle pas. Ça s'est fait avec le temps, sans que ce soit jamais une préoccupation. Si on me la vole, j'en ai rien à foutre. Pour moi c'est pas de l'argent. On m'enlève ça demain et je recommence avec autre chose. Je fabrique moi-même des objets uniques à iet continu. » C'est le cambriolage de sa voiture qu'elle a eu du mal à encaisser. Pas pour le pull ni le jean volés, mais parce qu'on lui avait laissé la poterie qu'elle venait de faire.

Sabres, baïonnettes et armes automatiques dorment dans des caisses. « Trop agressifs », dit-elle. Malgré cela, les jours de grand nettoyage il lui arrive de se blesser. « Je suis quelqu'un de très propre ; s'ils ne sont pas astiqués ça me gêne et j'aime le faire moi-même. » Il lui faut deux à trois jours de travail avec des abrasifs pour les lames et des produits spéciaux pour les manches.

Elle a eu d'autres collections : tortues, escargots, sirènes, cartes postales (de Sète), briques de mer. « Ceux qui donnent une prédominance à la pensée s'entourent de dictionnaires. Moi je m'entoure de formes. J'aime ce qui me permet de rêver, de travailler. »

Elle travaille dans un musée. « Il n'y a rien qui vous guérisse plus d'une collection que de travailler dans un musée. Quoi qu'on acquière, on n'aura jamais autant qu'un musée. Ça change toute la relation. »

Vivian Ostrovsky



AH, BONJOUR,
 C'EST VOUS
 LE TYPE DE ART
 NEWS, JE SUPPOSE
 ... POUR L'INTERVIEW...
 EUH, OUI, ... OUI, C'EST ÇA
 EH...

ACTION PAINTING.

IL S'EN SERAIT FALLU DE
 PEU POUR QUE MOI AUSSI
 JE JOUISSE D'UNE
 NOTORIÉTÉ COMPARABLE
 À CELLE DE ARSÉNIEX,
 ÊTRE DANS LES MUSÉES,
 QUE JE DOIS INTER
 ROGER, ET L'AMBIANCE
 QUI RÉGNE DANS CET
 ATELIER NE LAISSE RIEN
 PRÉSAGER DE BIEN
 RÉJOUISSANT, ALLEZ, AU TRAVAIL

2H APRÈS
 ENFIN, J'AI VU SUR
 UN TABLEAU UNE
 TRACE DE PAS, EUH
 VOUS IMPLIQUEZ VOUS
 DONC AUTANT DANS
 VOS OEUVRES? ou...



EUH, NON,
 C'EST, UN ASSISTANT
 C'EST ÇA, UN
 ASSISTANT ÉCOUTEZ
 JE ME SENS D'HUMEUR
 CREATRICE, JE VAIS
 PEINDRE
 DEVANT VOUS,
 ...
 ET MÊME...



AVEC VOUS !



JE M'ÉCROULE, MORTELLEMENT BLESSÉ PAR CE DÉMENT,
 ET CE TAPIS, ... N'EST QU'UNE TOILE VIERGE SUR
 LAQUELLE J'ÉTALE MON SANG, ... ALLONS, JE SERAI BIENTÔT DANS UN MUSÉE.

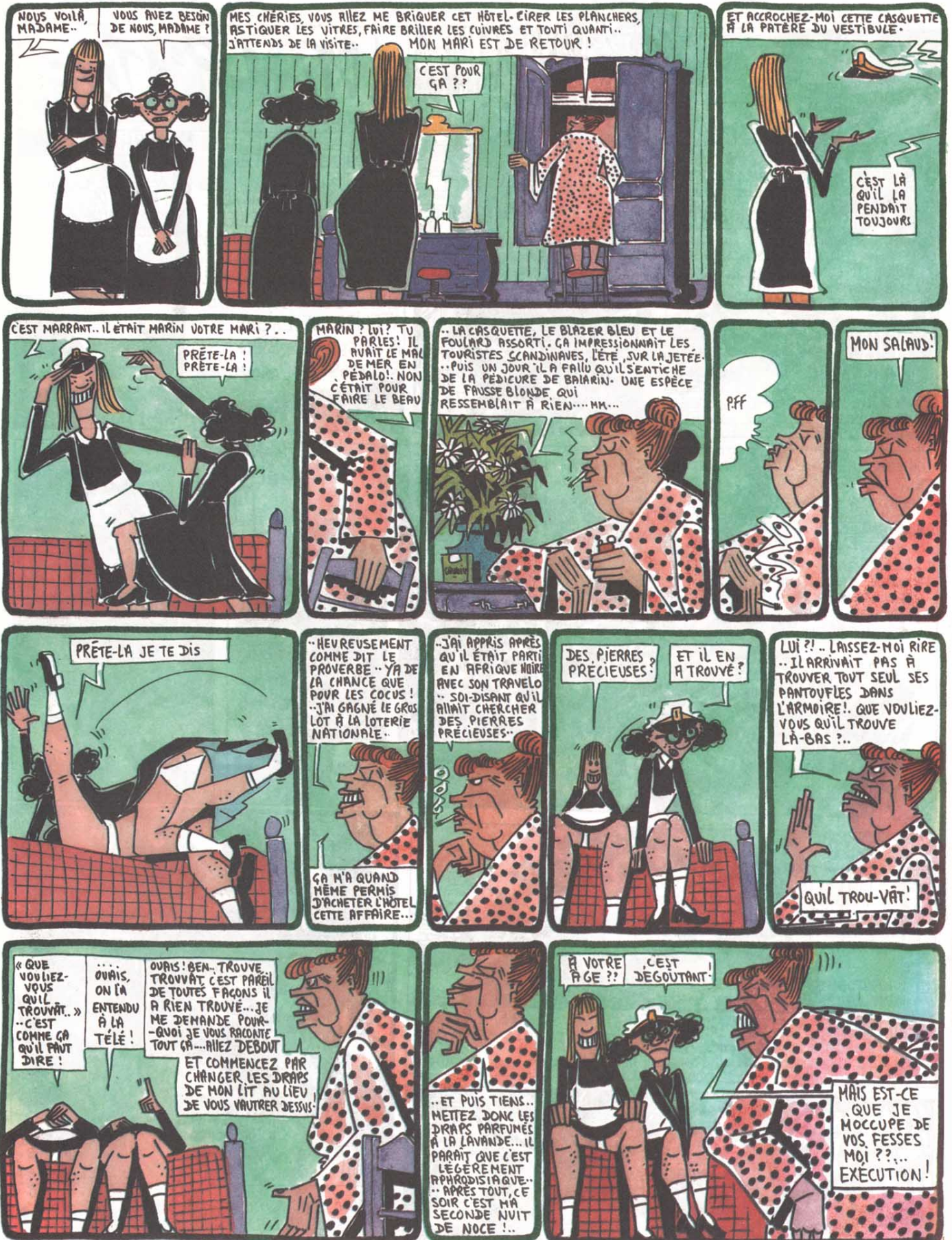


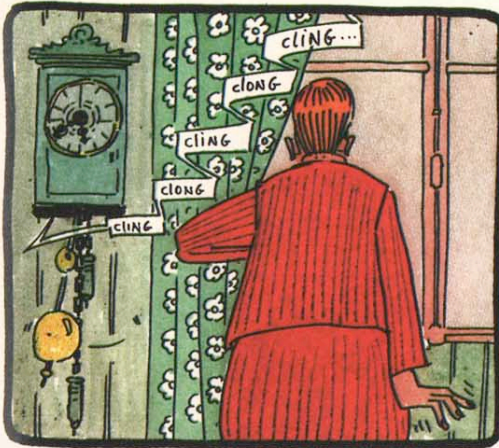
PICASSO A DIT QU'IL FALLAIT PEINDRE
 AVEC SES TRIÈPES, MOI JE DÏS QU'IL FAUT
 PEINDRE AVEC CELLES DES AUTRES

dédié à C. HERONIMUS
 COLLINGSWOOD JR

P. JACQUARD

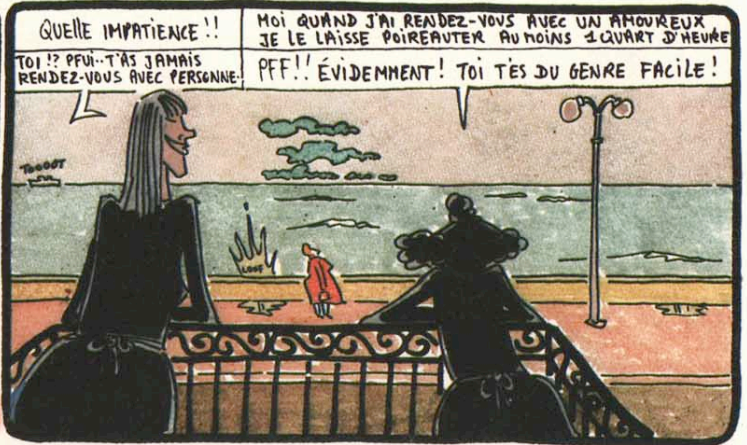
FIN





EN FIN D'APRÈS-MIDI, DE GROS NUAGES VENUS DE L'HORIZON FONÇAIENT VERS LA VILLE COMME UNE ESCADRIÈRE DE CANADIENS SUR UN FEU DE FORÊT..

LA MÈRE ANNA FAISAIT LES CENT PAS SUR LA JETÉE

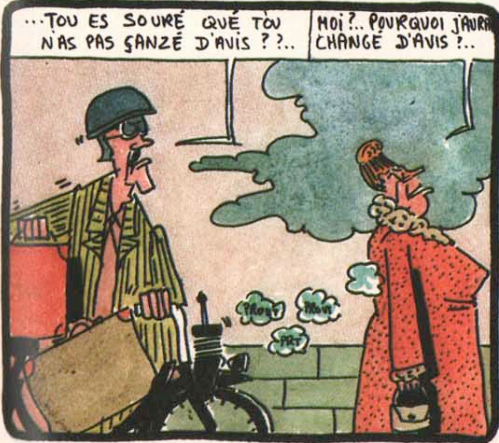


QUELLE IMPATIENCE !!

TOI ?? PEU-T'AS JAMAIS RENDEZ-VOUS AVEC PERSONNE.

MOI QUAND J'AI RENDEZ-VOUS AVEC UN AMOUREUX JE LE LAISSE POIREAUTER AU MOINS 1/4 D'HEURE

PFF !! ÉVIDEMMENT ! TOI T'ES DU GENRE FACILE !

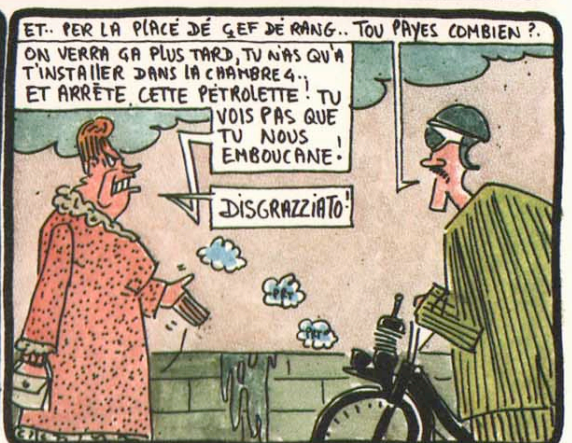


...TOU ES SÛR QUE T'OU N'AS PAS SANZÉ D'AVIS ??

MOI ?? POURQUOI J'AURAIS CHANGÉ D'AVIS ??



TRÈS BIEN !! MA... T'OU LÉ RÉGRETTERAIS



ET... PER LA PIACÉ DE GEF DE RANG.. T'OU PAYES COMBIEN ?

ON VERRA GA PLUS TARD, TU N'AS QU'A T'INSTALLER DANS LA CHAMBRE 4.. ET ARRÊTE CETTE PÉTROLETTE ! TU VOIS PAS QUE TU NOUS EMBOUCAINE !

DISGRAZZIATO !



CE SOIR-LÀ QUESTION BOUFFE ELLE S'ÉTAIT FENDUE LA MÈRE ANNA. ELLE AVAIT PAS HÉSITÉ À DÉCONGELER LE HOMARD QU'ELLE CONSERVAIT PRÉCIEUSEMENT POUR NOËL ET À REMONTER DE LA CAVE 3 BOUTEILLES DE MUSCADET ENVUE DE CE FESTIN EN TÊTE À TÊTE.

MALHEUREUSEMENT SON AVENTURIER DE MARI ÉTAIT ASTREINT À UN RÉGIME DRACONIEN, ET PENDANT QUELLE SE POURLECHAIT LES PINCES DEVANT SON HOMARD, IL LUI RACONTAIT SES MALADIES TROPICALES.



QUAND VERS 10H IL COMMENÇA À BATTRE DES PAUPIÈRES, LE TEMPS POUR ELLE D'ALLER GLISSER DANS LE PLUMARD UNE BOUILLIOTTE BIEN CHAUDE, ET LE VIEUX RONFLAIT DANS SON FAUTEUIL COMME UNE CHAUDIÈRE.

NÉ LE COUILLON ! MAIS IL N'A BRÛLÉ MON TAPIS !!

ALORS ELLE JETA SUR LUI UNE VIEILLE COUVRANTE ET GRIMPA À PAS FEUTRÉS LES ESCALIERS QUI MENENT AUX CHAMBRES.

COMMENÇAIT À PENSER QUE C'ÉTAIT PAS VRAIMENT UN CADEAU DU DESTIN, LE RETOUR DU VIEUX. FALLAIT DÉJÀ SE LE COLTINER DU TEMPS QU'IL ÉTAIT VALIDE, MAIS AUJOURD'HUI !.. AVEC SON FOIE COMME UNE ÉPONGE, DES AMIBES DANS LES BOYAUX, DES RHUMATISMES DANS LES GUÛBOLES ET LE PALPITANT À LA TRAÎNE....



ET EN PRIME, LA MALADIE DU SOMMEIL ! ..D'ICI QU'IL PISSE AU LIT.. BONDIEU J'AI GAGNÉ LE PON PON !!

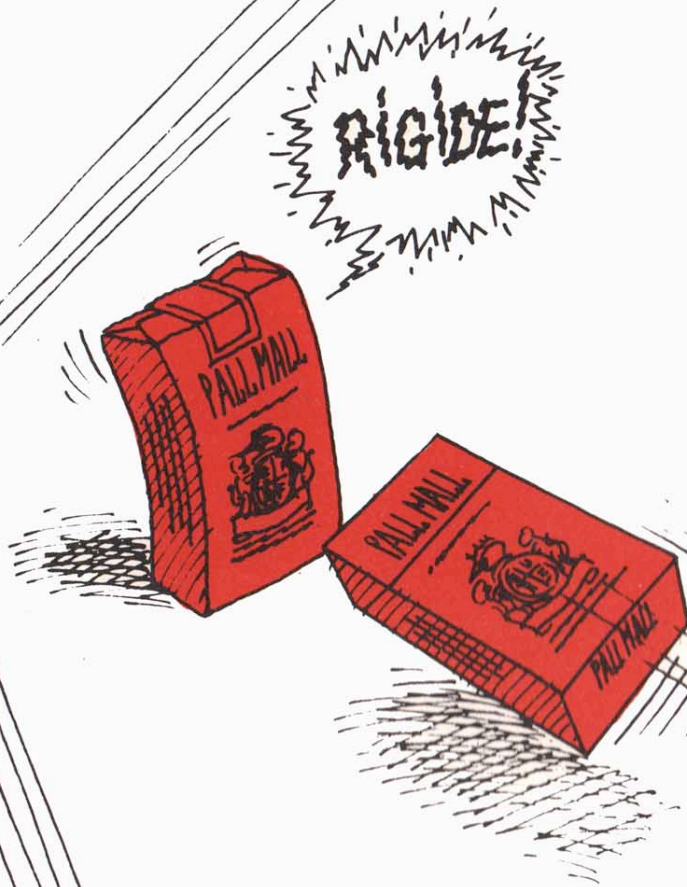
IL PREND MON HÔTEL POUR UNE MAISON DE RETRAITE .. CES BONSHOMMES.. ILS VONT COURIR LE GUILLÉDOU LA MOITIÉ DE LEUR VIE, ET UN BEAU JOUR... COUCOU !.. ILS TE REVIENTENT GKABATAIRES !!



PARCE QU'IL AVAIT BEAU ÊTRE SON MARI, LE SEUL, LE VRAI, DEVANT DIEU ET M. LE MAIRE, ELLE SE DISAIT QU'IL POURRAIT BIEN PASSER DIRECTO DE L'AFRIQUE NOIRE À L'HOSPICE DES VIEUX, SANS TROP SÉJOURNER DANS LA CASE DÉPART, LE BOUGRE !.. ENFIN.. FALLAIT Y RÉFLÉCHIR... EN ATTENDANT....

GINO.. MON PETIT GINO.. TU DORS ?

AUTHEMAN



PALL MALL FILTRE
American tobacco Company.